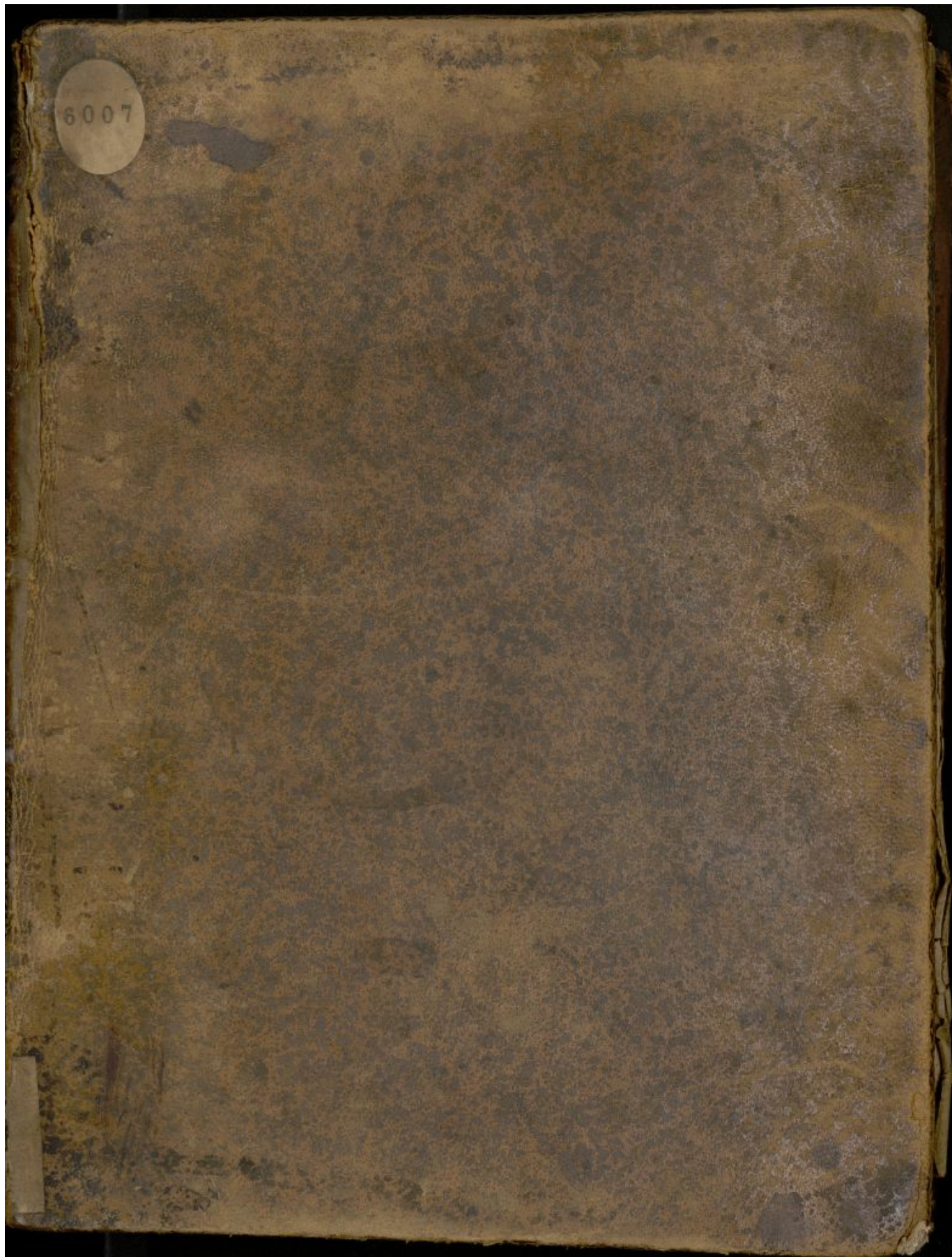


*Bibliothèque numérique*

medic@

**Panthot, Jean. Reflections sur l'etat  
present des maladies, qui regnent  
dans la ville de Lyon...**

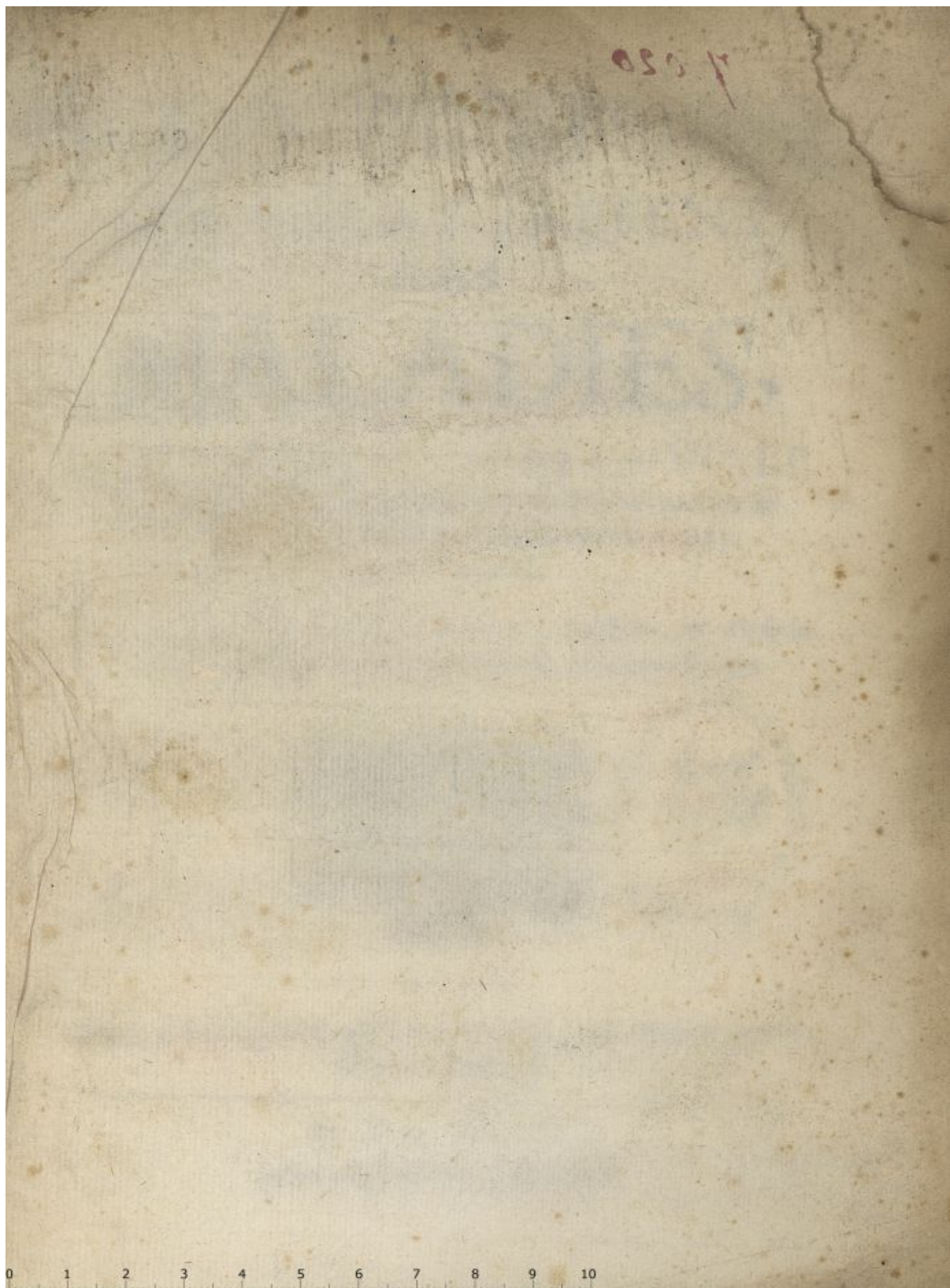
*A Lyon : chez Jacques Guerrier, 1694.  
Cote : 6007*



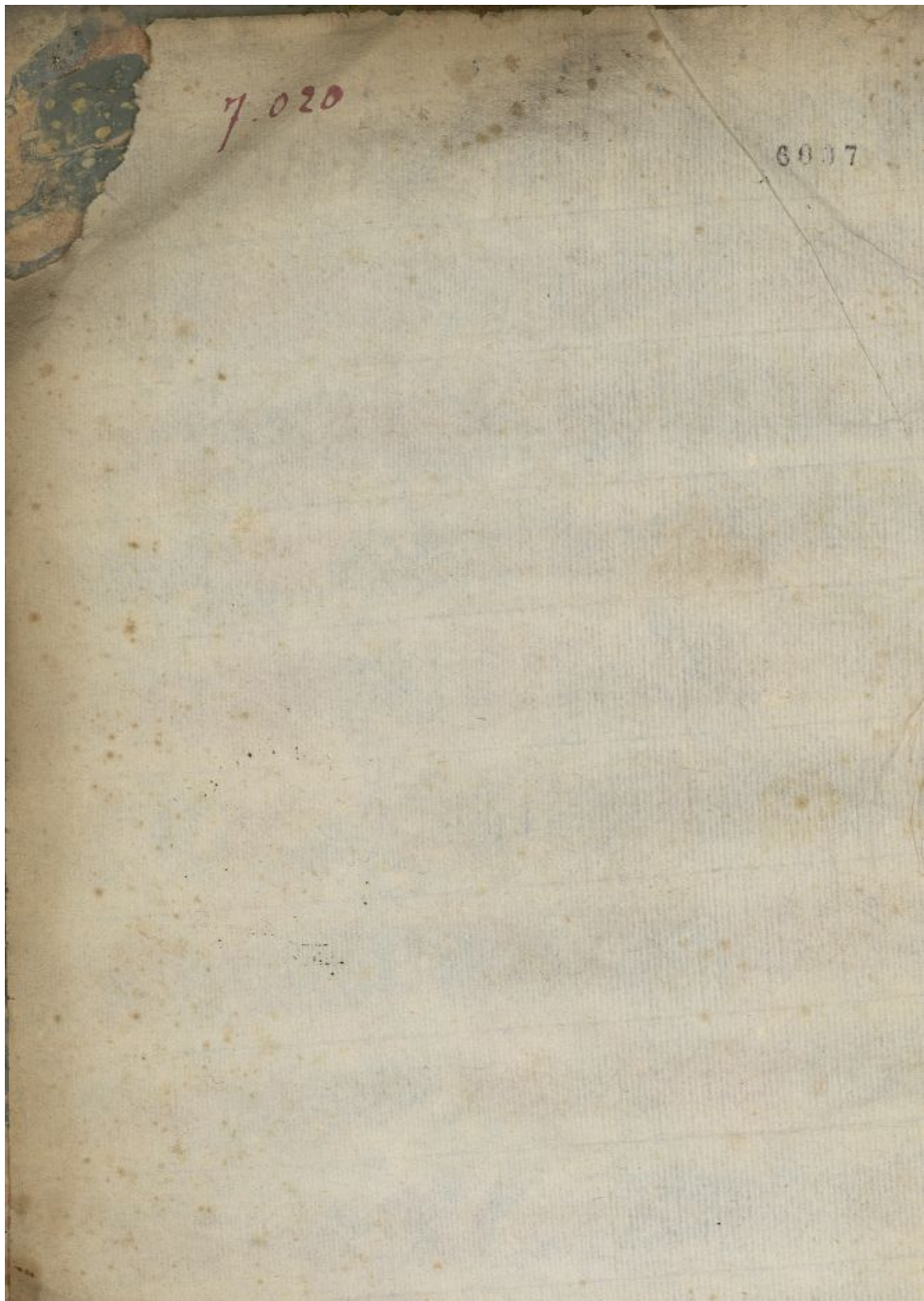












# REFLECTIONS SUR L'ÉTAT PRESENT DES MALADIES,

QUI REGNENT DANS LA VILLE

De Lyon , dans ce Royaume , & en diverses parties de  
l'Europe , depuis la fin de l'année derniere 1693.  
jusques à present.

*Par Monsieur JEAN PANTHOT , Conseiller , & Medecin  
ordinaire du Roy , Doyen du College des Medecins de Lyon.*



A LYON,

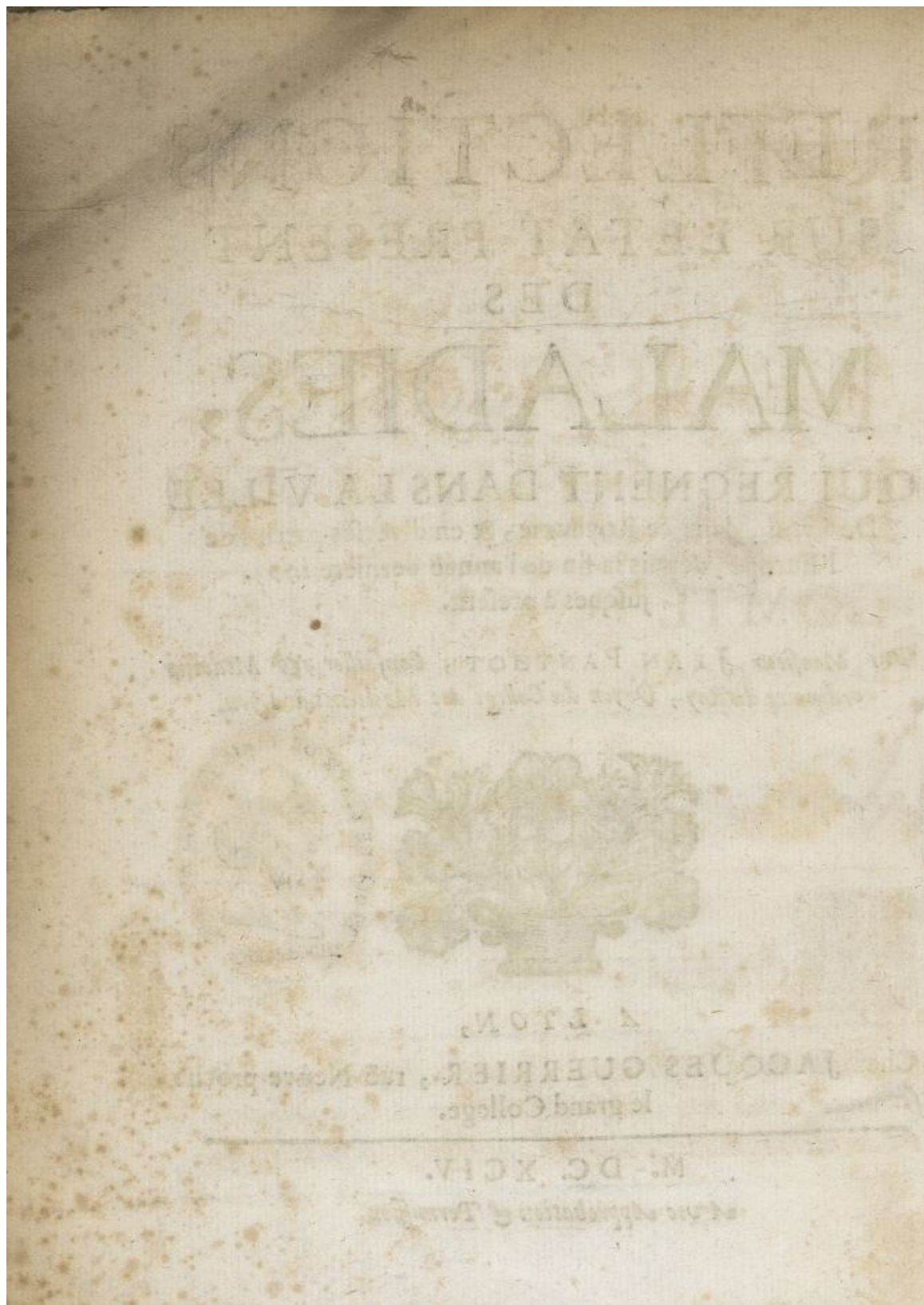
Chez JACQUES GUERRIER , rue Neuve proche  
le grand College.

---

M. DC. XCIV.

*Avec Approbation & Permission.*







A MONSEIGNEUR  
LE MARQUIS  
DE CRIQUY  
COMTE DE CANAPLE,  
COMMANDANT POUR LE ROY  
Dans les Provinces de Lyonnois, Forest, &  
Beaujolois.

*Non illo melior quisquam, nec amantior equi. Ov. l. i.*



ONSEIGNEUR.

*Vous avez reçu avec un accueil trop obligeant les  
services, que j'ay eu l'honneur de vous rendre, en vô-  
tre dernière maladie, pour ne pas esperer d'autres fa-*

â ij



## E P I T R E.

veurs de v<sup>otre</sup> generosité, & de v<sup>otre</sup> esprit bienfaisant, qui ne s'applique sans cesse, qu'à secourir ceux, qui implorent v<sup>otre</sup> protection, & v<sup>otre</sup> justice.

Toutes ces grandes, & rares qualités, qui vous ont attiré l'amour des peuples, & charmé les personnes d'une distinction particuliere, sur le bruit de v<sup>otre</sup> maladie, ont fait apprehender tout le monde, quand on a sçû, que la violence de la fièvre, étoit sur le point de finir une vie si importante à l'Etat. Les pauvres en ont gemi, & vous ont considéré, comme leur veritable pere, qui veille incessamment sur un troupeau abandonné, par les soins, que vous avez pris de les soulager dans leurs miseres, & dans les pressantes necessitez, où la disette, & les malheurs du temps les avoit reduit à la derniere extremité.

Les personnes d'un rang plus distingué, & plus considerables, ont soupiré, versé des larmes, & fait des vœux, pour v<sup>otre</sup> retablissement, par les sentimens d'une parfaite reconnoissance. & du plaisir qu'ils reçoivent de se voir commandés par un SEIGNEUR d'une Naissance aussi relevée, & d'un merite aussi éclattant.

J'ay soupiré à mon tour MONSEIGNEUR, lorsque la violence du mal, & l'excès de la douleur, alloient ravir à mes soins un Protecteur, un Mecenas, & un tres grand appuy, dont l'autorité, & la dou-



## E P I T R E.

ceur m'assurent un repos, & une félicité digne d'envie, à ceux, qui en connoîtront le prix, & l'importance.

Enfin graces au Ciel nos craintes sont finies, nos vœux sont exaucés, & le mal jaloux de nôtre bonheur a cessé entierement, vôtre santé est retablie, & nous jouissons du plaisir de vous voir dans l'état d'une parfaite disposition, qui durera long-temps, si le Ciel nous favorise, pour le bien de nos provinces, & la tranquillité publique. Nestoreos tibi precor annos.

Vous m'avez témoigné MONSEIGNEUR si obligeamment pendant tout le cours de vostre maladie, que mes services vous étoient agréables, que j'ose me flatter, que vous recevrez favorablement la grace, que je vous demande. C'est MONSEIGNEUR, d'agréer le petit ouvrage intitulé, Reflexions sur les Maladies de ce temps, pour les donner au public, sous les auspices d'un aussi grand nom que le vostre. Avitis virtutibus simillimus. Vell.

Il me sieroit fort mal, si pour vous louer, je cherchois un autre pinceau, & de plus vives couleurs, que celles dont l'histoire a si dignement immortalisé vostre Auguste Maison, dans le temple de la gloire; elle a rendu vostre illustre nom si fameux par tant d'Heros, qui la composent, que leur grande valeur qu'elle publie, sera l'exemple, & l'admiration de la posterité.

ā iij



## E P I T R E.

Ebloiii à l'aspect de cette elevation, où il a plu à sa Majesté d'honorer les importans services, que vous avez rendu à l'Etat, j'aurois sans doute hésité à suivre mon devoir, & mon inclination, si je n'avois considéré, qu'il est d'heureuses temerités, & de pardonnables saillies, qui ont souvent justifié des actions condamnables, dans les projets des plus nobles entreprises, où l'esprit se puisse élever.

Vous me pardonnerés **MONSEIGNEUR** si transporté par l'ardeur de mon Zele, ie n'ay consulté, que mon cœur, pour vous donner des marques du desir, & de la sincerité, qui m'engage à vous témoigner, que ie suis avec un tres profond respect.

Quali neque candidiorem,  
Terra tulit, nec cui me sit devinctior alter. *Hor.*

**MONSEIGNEUR,**

Vôtre tres-humble, & tres-  
obéïssant serviteur.

**PANTHOT Doyen.**



# A V I S

## A U L E C T E U R .

*Ad publica commoda.*



ON deſſein n'eſt pas d'écrire pour les ſçavans, & de mettre au jour des nouveautés ſur la guérifon des fièvres malignes, puisſque je ne propoſe ni remede, ni découverte particuliere, & que mon ſentiment n'eſt pas d'encherir ſur la methode que le College des Medecins de Lyon, ſuit dans la curation de ces Maladies. Ma penſée eſt d'éclaircir la qualité de ces fièvres, & l'usage des remedes ordinaires, d'une maniere ſi intelligible qu'à l'avenir les critiques, les cenſeurs, & les ignorans ceſſeront de gloſer ſur la conduite des Medecins, & parleront avec plus de retenüe des grands ſervices, qu'ils rendent au public.

*Vir medicus multis aliis eſt præferendus.*

Il eſt étrange d'ouïr tant de pauvretés, & de calomnies, que des perſonnes deſœuvrés, & des petits eſprits ont ſi mal à propos proferé ſur les remedes, ſur le peril, & les autres circonſtances, que l'on a remarqué dans les différens evenemens en la cure particuliere de ces maladies. N'eſt-il pas



## AVIS AU LECTEUR.

bien étrange que l'on en parle comme si toutes ces dispositions étoient les mêmes, en tous les sujets, les maux semblables, & qu'ils pussent tous guerir absolument, ou que l'homme ne deût mourir que par la faute des Medecins.

On verra en peu de mots dans la suite de ce petit ouvrage le jugement, que l'on doit faire de ces maladies, & les raisons, qui peuvent obliger les personnes prudentes, & sages, de faire plus de justice aux Medecins, quand on sçaura qu'ils travaillent sur de bons, & de méchans sujets. J'appelle bons sujets, ceux qui ont les parties nobles bien constituées, & saines, dont les affections sont guerissables par le regime, & le bon usage des remedes. Les mauvais sujets sont tous ceux, qui ont les principes, & les visceres détruits. Le mal en cette occasiō est incurable, cōtre tout ce que l'art, & la nature peuvent faire en leur faveur.

Personne ne fait ces reflexions, on croit, que l'effet des remedes est égal à tout le monde, & s'ils ne reussissent pas, on attribue ce desordre à la mauvaise conduite des Medecins, que l'on ne juge pas assés habiles, par le mal-heureux succès des remedes. C'est pourquoy sur ces capricieux raisonnemens, on luy fait d'abord son procès, & personne ne dit que le malade est un corps détruit, qui n'est pas en état de seconder les intentions des Medecins, & le bon effet des remedes, parce que les défauts, qui sont dans les parties nobles, ou dans les autres ne peuvent guerir.

Il est donc inutile de dire ce malade avoit si bon visage avant de tomber malade, il se portoit si bien, il jouissoit d'une santé parfaite, il ne se plaignoit jamais d'aucune incommodité, & cependant, il est mort, quel malheur ! on

n'a



## AVIS AU LECTEUR.

n'a pas connu son mal. Si apres la mort on ouvroit ce corps, qui avoit une si belle apparence ; tous ceux qui parlent si mal des Medecins, verroient leur justification en tant de mauvaises dispositions, que l'on n'a pu connoître pendant la vie, car on verroit en l'un le poulmon ruiné, en l'autre le foye pourri, en un autre la ratte, & ainsi des autres parties, qui contractent insensiblement, & sans se manifester, des dispositions incurables, & mortelles, inconnues aux Medecins, *judicium difficile.*

On espere qu'à l'avenir ce petit ouvrage fermera la bouche à ces critiques, qui veulent decider de tout, & qui parlent avec trop de liberté sur des sujets, & des matieres, qu'ils ne connoissent pas, où ils attaquent le fort & le foible, l'innocent, & le coupable également. Ces reflexions sont si veritables, que ces capricieux dans leur emportement, louent un Empirique, & un ignorant comme le plus habile du monde ; n'a-t'on pas veu donner de l'encens aux Idoles, quand on a fait d'un homme de neant un esculape, & d'une figure de Theatre un Illustre, pour vouloir soutenir dans le monde un personnage, qui ne luy convient pas.

C'est une scene où l'on voit chaque jour des representations differentes, dans tous les états de la vie, aux yeux des plus sages, ennemis du deguisement, & de l'injustice, particulièrement, où il s'agit de la vie, & de ne pas confier ce pretieux tresor entre les mains d'un fourbe, où d'un ignorant, qui n'oublie rien pour couvrir son incapacité. Afin de prevenir ces malheurs, il a plû à nos Roys d'établir des Colleges de Medecine dans les meilleurs Villes du



## AVIS AU LECTEUR.

Royaume , où la severité des preuves , qu'il faut subir, pour y être reçu , éloigne les faux Medecins, & sans cette grande precaution , il y auroit cinq cent Medecins dans Lyon , où le College n'est composé, que de dix-neuf.

Le second motifs , qui m'a obligé d'écrire , est pour arrester les faux bruits de peste , qui se sont répandus jusques à present dans le Royaume , & dans les pays étrangers, où ces terreurs si mal fondées, ont failli à desoler nos Provinces. En effet si nos voisins, qui nous fournissoient du bled , & qui commençoient à craindre, eussent par malheur pris l'épouvante, dans un temps auquel il n'y avoit point de bled à Lyon , nous serions tous morts de faim, car nous n'avions que la Provence , pour toute ressource, qui auroit cessé commerce, & se seroit retirée.

*Triste solum , sterilis sine fruge , sine arbore tellus. Ovid.*

C'est pourquoy les puissances ordonnerent , que le College des Medecins de Lyon s'assembleroit incessamment , pour rassurer le Peuple , & empêcher que ces dangereux bruits ne fussent répandus dans le Royaume , & dans les Pays étrangers , qui commençoient à cesser commerce avec nous , dans la pensée , que le mal étoit plus grand qu'on ne l'écrivoit. Ces frayeurs sont dissipées , le mal est fort diminué, il n'y a plus de mortalité extraordinaire , on commence à cesser de craindre , & l'automne, que l'on apprehendoit tant, est déjà fort avancée, tellement , que ceux , qui restent apres avoir tremblés avec raison , en sont quittes pour la peur.

*Eximui , sensique metu riguisse capillos ,*

*Et gelidum subito frigore pectus erat.*



*Approbation de Messieurs de-Rhodes vice-Doyen du College des Medecins de Lyon, & Marquis ancien procureur dudit College, Conseiller, & Medecins ordinaire du Roy.*

**L**Es fièvres malignes ont regné pendant toute cette année, avec tant de violence, & ont causé des morts si fréquentes, dans les plus considérables familles de cette ville, que tous ces malheurs ont obligé les Phisiciens, & les Medecins d'employer leurs soins, & leurs études, à la recherche de ces pernicieuses causes, pour en découvrir les remedes.

Plusieurs ont condamné la saignée, dans le commencement, qui l'ont approuvé dans la suite, afin d'arrester la violence des inflammations, & des hemorragies, qui ont été si violentes dans ces terribles maladies, ou la purgation, & l'emetique ont eu leurs critiques, & leurs sectateurs, aussi bien que les vesicatoires, & les cordiaux.

Tous ces grands remedes sont inutiles, si un sçavant Medecin, n'en dirige l'application par ses lumieres, suivant la qualité du mal, les differens symphomes, qui changent souvent les indications, pour s'accommoder au temperament, aux forces, & à l'âge des malades, qui en doivent regler l'usage.

Tant de personnes ont si mal à propos censuré la conduite des Medecins sur ces remedes qui sont les seuls, & les veritables, dont on peut se servir en la guerison de ces fièvres malignes, quoy que toutes, ne le soient pas, que ces mauvaises raisons ont déterminé Monsieur Panthot Doyen du College des Medecins de Lyon, à donner au public des sçavantes reflexions, qu'il a fait sur ces maladies populaires.

Il en a recherché les causes avec tant de penetration, & de modestie, il a expliqué si utilement le temps, les circonstances, & l'occasion de la saignée, de la purgation, de l'emetique, des autres remedes, & des cordiaux, que les moins éclairés travailleront à l'avenir, avec plus de succès à la guerison de ces dangereuses maladies.

Nous pouvons dire à son eloge, qu'il n'a rien oublié, de ce qui peut éclaircir un sujet si difficile, & si obscur de luy-même, dont le public luy sera eternellement obligé, c'est veritablement un grand bien d'avoir donné ses reflexions avec tant d'art, & de methode, sur la theorie, & la veritable pratique des fièvres malignes, qui ont été la desolation de cette ville, du Royanme, & de plusieurs parties de l'Europe.

DERHODES. MARQUIS.



---

Approbation de Noël Falconet, Ecuyer, Conseiller, Medecin  
ordinaire du Roy, nommé par Monseigneur le Chancelier,  
pour examiner dans cette Province les livres  
de Medecine.

*Sur les Reflexions composées par Monsieur Panthot Doyen du College des  
Medecins de Lyon.*

Q uelque generale que puisse être la cause de ces dernières fièvres, qui  
avoient beaucoup de rapport avec celles, qui ravagerent le Peloponese dans  
le temps de Thucydide. Monsieur le Doyen nous apprend que les differens su-  
jets, ou ce feu s'alume, doivent determiner les Medecins, à une differente con-  
duite pour le regime de vivre, & pour les remedes : cet ouvrage est plein d'eru-  
dition, de tres curieuses observations, & en tout est tres conforme aux principes  
de la Medecine. A Lyon ce 27. Octobre 1694.

FALCONET.

---

A P P R O B A T I O N.

J E soubigné Docteur en Theologie, de la maison & Societé de Sorbonne,  
J ay leu, les *Reflexions sur les fièvres*, qui ont regné depuis la fin de l'année  
1693. jusques à present, lesquelles sont conformes aux principes de Phisi-  
que, & de Medecine, & ne prejudicient, ny à la Religion, ny à la Theologie.

Je ne peux assés louer la beauté du stile, & la politesse du langage, qui ne  
me donnent pas un moindre sujet d'admiration, que l'érudition des matieres,  
qui sont contenues dans ce petit ouvrage, pour l'utilité du public. Il merite  
aussi l'honneur de paroître sous l'illustre nom du grand Seigneur, auquel il le  
dedie. A Lyon ce 28. Octobre. 1694.

COHADE.

---

P E R M I S S I O N.

V U les Approbations des Sieurs Cohade, & Falconet. Je consens qu'il soit permis à Jac-  
que Guerrier Marchand Libraire en cette Ville, de faire imprimer un livre contenant  
environ deux feüilles, qui a pour titre, *Reflexions sur les fièvres qui ont regné depuis l'an-  
née 1693 &c.* avec deffences à tous autres, en tel cas requises & accoutumées. A Lyon ce  
29. Octobre. 1694.

DEGLATIGNY.

---

C O N S E N T E M E N T.

V U le consentement du Procureur du Roy, permis d'imprimer les dites *Reflexions sur  
les Maladies du temps.* Fait à Lyon ce 29. Octobre. 1694.

DULIEU.



# REFLECTIONS SUR L'ESTAT PRESENT DES MALADIES,

QUI REGNENT DANS LA VILLE DE LYON,  
Dans ce Royaume, & en diverses parties de l'Europe,  
depuis la fin de l'année dernière 1693. jusques à  
present.

---

## CHAPITRE. I.

*Mali timor, maximum saepe malum est. Plin.*

**L'**ESPRIT de l'homme a toujours été si peu semblable à luy-même, & si facile à s'emporter dans la diversité des sentimens dont il est prevenu, que sans se consulter ny réfléchir sur sa foiblesse, il devient industrieux à se former des maux qu'il ne ressent pas.

C'est pourquoy il résiste si peu dans les occasions où il doit se servir de son raisonnement, que les derniers moins sensibles, sont ordinairement les plus grands, qui l'obligent dans son humeur inégale & craintive d'exagerer son infortune pour s'affliger davantage, & fait un monstre d'un mal qu'il ne connoit pas.

A



L'Etat présent de la santé publique nous fournit un exemple trop évident de cette réflexion sur les maladies populaires qui regnent depuis une année , non seulement en cette ville , dans tout le Royaume, mais encor en plusieurs endroits de l'Europe , où la mortalité porte la terreur , & augmente la crainte dans l'esprit des plus résolus. On les fait aussi passer pour des nouveautés inconnues , & d'un caractère bien différent de celui qui leur convient, afin de grossir les idées d'un mal, qui seroit moins considérable , si l'on vouloit se conformer au sentiment des sçavans , & s'épargner des peines inutiles.

*Abjulerat vires corporis ipse timor.*

Il faut convenir que ces fièvres dont on parle si diversement, & si j'ose le dire fort mal à propos , sont de même nature que celles , qui arrivent toutes les années rarement en Été , & ordinairement en Automne , quand le Soleil s'éloigne de nous , & que la transpiration commence à manquer par le retour du froid. Celles qui ont causé tant de mortalité cette année , ont attaqué indifféremment toute sorte de personnes , sans distinction d'âge, de sexe, de temperament, & de saison , où les plus robustes ont moins résisté que les foibles , les femmes y ont été moins sujettes que les hommes , les pauvres , que les riches , & les Religieux que les gens du monde : j'en expliqueray les raisons dans la suite.

Ces maladies différentes en degré de malignité se manifestent diversement , suivant la grandeur de la cause , & la disposition particulière des sujets dans lesquels elles prennent leur naissance , & commencent toujours de deux manières peu semblables , car plusieurs se manifestent tout d'un coup , & d'autres se déclarent dans la suite , après avoir donné des marques , les premiers jours d'une fièvre simple & ordinaire. Celles du premier ordre paroissent tout d'abord avec une violente douleur de tête , où l'assoupissement , un grand mal de cœur , une envie continuelle de vomir , & plusieurs vomissent , un accablement insupportable , & le signe le plus essentiel est un petit poulx , comme un filet , concentré , fort inégal , avec des mouvemens



convulsifs, & il leur arrive plutôt ou plutôt tard des éruptions sur la peau, qui sont rarement critiques & de bonne augure dans les commencemens.

Celles du second ordre naissent comme les autres fièvres, & ne sont point accompagnées dans les premiers jours d'aucun accident suspect, ny douteux, qui marque la mauvaise qualité, & donne lieu de craindre la destinée où tombent ceux, qui en sont attaqués. Elles commencent aussi comme les fièvres ordinaires, & après le septième ou environ elles se déclarent, & changent de face, le pouls se retire & devient inégal, ensuite les mouvemens convulsifs arrivent, les exanthèmes, la reverie, ou l'assoupissement plus ou moins profond, suivant la violence & la force de la malignité.

## CHAPITRE. II.

### *Des Causes.*

ON peut attribuer cette maladie à trois causes, à deux particulières, & à l'universelle. La première est la mauvaise nourriture que la disette produit & entraîne avec elle, dans un temps où peu de gens ont eu à choisir, car on a mangé ce que l'on a pu trouver, bon ou mauvais. La seconde est le grand hyver, qui a été des plus longs & des plus violens, qu'on aye ressenti depuis plusieurs années. Aussi a-t'il beaucoup contribué aux maladies, qui forment le sujet de nos plaintes, & de nos malheurs.

Ces deux causes sont tellement connues de tout le monde que personne n'ignore que l'on a mangé à la fin de l'Été dernier 1693. du pain fait avec des farines échauffées & altérées, qui ont produit beaucoup de corruption dans les corps de ceux qui en ont usé. Peu de personnes en ont été exemptes, car il n'y en avoit pas d'autres. Ces bleds, ou ces farines échauffées & gâtées, ont été le principal fondement de cette pourriture, qui a excité dans les corps de si dangereuses dispositions, & les premières semences de cette malignité, d'où tant de maux ont pris naissance.

A ij



Les marques évidentes de la pourriture ont paru dans la grande quantité de vers, que les malades ont jetté par la bouche, par le ventre, & aux evacuations faites par les mêmes voyes, avec une puanteur, & une infection insupportable. L'on ne peut attribuer ces productions qu'aux alimens corrompus, puisque le sang & les autres humeurs suivent la qualité de la nourriture, qui produit d'aussi méchans effets qu'elle contient plusieurs parties vicieuses, que la nature n'a pû vaincre pour les perfectionner.

Mais pour mieux éclaircir les moyens de connoître cette pourriture, il faut convenir qu'outre les dispositions particulieres du sujet prêt à se corrompre, il y a deux causes generales, qui contribuent extremement à la production de ces dangereux effets, par des qualités absolument contraires. Le froid, & le chaud sont les deux mobiles de toutes ces alterations suivant leurs application differentes, & la violence de leur activité, qui contribuent entierement à la dissolution des corps, qu'ils affectent violemment dans leur excès.

Personne ne peut douter des pernicioeux effets de la chaleur excessive, qui environne les corps disposés à ces impressions vicieuses, lorsqu'elle fait par sa vehemence une evocation des principes actifs, & passifs, proportionnée à son activité pour les corrompre & les detruire: elle divise principalement les sels des souffres, capables de preserver par leur union les corps de la pourriture, & par cette division ils deviennent fœtides & puants, c'est pourquoy pendant que l'Été dure, la viande se corrompt si promptement & rend une odeur si mauvaise, car les souffres font les odeurs, & les sels les saveurs bonnes, ou desagrees.

Il n'est point de corps dans toute la nature sujet à se corrompre, qui ne ressent les pernicioeux effets de cette chaleur excessive, pour y trouver sa destruction dans la violence de cette cause. C'est aussi dans l'excès de ces alterations, qu'ils pourrissent, qu'ils changent de nature, & qu'ils retournent à leur premier principe, pour passer de l'état des corps composés à celui des simples, qui les reduiroit par la pourriture au neant, s'ils ne trouvoient un suffisant obstacle dans le premier supposé de la matiere.



Le froid n'est pas une moindre cause de la pourriture , & de la malignité que la chaleur excessive ; toute la Philosophie convient hautement qu'il retient dans tous les corps , & principalement dans les animés beaucoup d'excremens , & charge tellement la nature, qu'elle ne peut rejeter cette quantité d'impuretés , qui pourrissent facilement en cet état. Il affoiblit aussi beaucoup la chaleur naturelle , empêche la filtration , & la circulation des humeurs , il arrête leur cours ordinaire , & ne pouvant être dissipées , elles tombent dans la plus dangereuse corruption , & la plus maligne pourriture.

*Qua calido , humidoque loco manent , & non diffilantur facile putrescunt.*

Ces fièvres qui font aujourd'hui l'effray , & la terreur de tout le monde, ont commencé avec la mauvaise nourriture , & ensuite par cette dernière cause , qui a colligé , & ramassé tant d'excremens , & d'humeurs corrompues , de différente nature bilieuses , melancholiques , pituiteuses , & sereuses , ou suivant les Modernes des recremens nitreux , salins , souphrés , lymphatiques , & terrestres. Quand toutes ces impuretés ont croupi longtemps , sans que la nature aye pu les separer des humeurs alimentaires , ce confus amas fait une pourriture par l'effet d'une fermentation vicieuse , qui cause la malignité & produit ces fièvres dont la violence ravage les Villes , & les Campagnes dans la plus grande partie de l'Europe.

C'est la raison pourquoy l'hyver est l'ennemi de l'homme , puisque les excremens , & la pourriture dont les corps se remplissent , pendant sa violence font le premier degré de malignité , laquelle augmente chaque jour , & le sang , qui s'aigrit en perdant ses esprits devient plus propre à détruire la nature , qu'à la conserver. C'est pourquoy les pestes , qui ont commencé en hyver , ont été les plus dangereuses , & les plus mortelles , parce qu'elles ont trouvé les corps disposés à recevoir l'impression de la pourriture , & de la malignité , lorsque rien n'exhale , rien ne transpire , & tout se pourrit.

Ce froid n'est pas seulement l'ennemi de l'homme , mais encor de toute la nature , qui souffre dans sa violence la destru-



tion & le mal invincible de sa fécondité ; elle perd aussi ses plus beaux ornemens , puisque rien ne pousse , rien ne produit , tout gemit au milieu des frimats , & tant de corps florissans dans la chaleur , y trouvent une mort certaine. Il arrête le cours des biens de la terre , qui pousseroient avec trop de précipitation , sans l'opposition de ce puissant ennemy , & seroient détruits par les gelées printanières , ce qui arrive souvent en ces climats sujets à ces inégalités & à ces revolutions.

Les principales dispositions de ces maladies viennent de loin, & sont conceues depuis long temps, quoy qu'elles éclatent, & se manifestent successivement tous les jours, particulièrement depuis le retour du Soleil, lorsque les humeurs ont ressenti le mouvement qu'il excite dans nos corps, toute la Philosophie convient que ce pere universel de la nature ne vient que pour la favoriser , & luy rendre sa fécondité ordinaire pour nous combler de ses trésors & de ses faveurs tant desirées & si nécessaires.

Neanmoins il arrive souvent que parmy tant de bienfaits, il produit dans les corps mal habitués un bouleversement universel, par une fermentation vicieuse d'un sang impur colligé depuis long temps, & fort disposé à se corrompre. C'est de là que nous voyons naître tant de maladies , & de malheurs, que l'on attribue simplement à son retour sans réfléchir à la mauvaise qualité du sujet qui le ressent, & qui en souffre, pour n'avoir pas les dispositions de recevoir ses faveurs l'on dit aussi.

*Ver est bene sanum , bene sanis , & male sanum male sanis.*

On a donc eu grand sujet de croire, que les fièvres qui regnent depuis la fin de l'année passée 1693. ont été causées en partie par la violence , & la longueur du froid excessif, lequel joint à la mauvaise nourriture , & à la famine ont causé tant de maux, puisque tous les Philosophes conviennent comme j'ay déjà remarqué qu'il bouche les soubiraux , & les voyes insensibles de la transpiration , c'est pourquoy il renferme dans les corps beaucoup d'excremens destinés à passer par les pores, qui se corrompent & se pourrissent incessamment, de sorte que plus

l'huyvert est long & violent, il produit des maladies plus dangereuses.

---

### CHAPITRE. III.

#### *De la cause universelle.*

**L**E mal a duré trop long - temps, & a été trop universel, puis qu'il y a eu plusieurs parties dans l'Europe, où il s'est produit, & a fait de trop grands desordres, pour l'attribuer seulement à ces causes particulieres, & ne recourir pas aux celestes, dont les mauvais aspects, & les malignes influences semblent avoir beaucoup de part à tous ces maux. Car enfin est-il possible qu'ils se soient repandus en tant de lieux, & si éloignés, les uns des autres, sans que les causes universelles que nous admirons avec tant de raison, & de justice, n'ayent contribué à ces malheurs.

Je ne pretend pas decider icy cette grande, & fameuse question de l'influence particuliere des astres, & des effets singuliers, que plusieurs estiment en provenir, qui ne trouvent parmi les corps sublunaires des causes assez efficaces, pour expliquer tant de merveilles, dont les vertus surpassent celles des corps elementaires. Je dis seulement, que si l'on doit prendre un parti dans une question si difficile à decider, que la presumption est pour celuy de l'influence, que tant d'exemples, tant d'enigmes, & tant de difficultés le marquent & l'indiquent, dans l'impuissance, où est l'esprit de l'homme, de trouver de meilleurs raisons.

En effet il ne faut être ny Medecin, ny Philosophe, pour comprendre, qu'il y a quelque dependance, sous laquelle les corps sublunaires, vivent sujets aux influences des astres, & des étoiles, qui reglent le cours de nôtre vie dans la santé, & dans la maladie, dans la felicité, & dans l'infortune, & nous clevent aux plus rares talens de l'esprit, où nous abbaissent, pour remper dans une stupidité égale à celle des brutes.

Aristote a decidé la difficulté, & a démontré l'effet de cet-



te dependance en ces quatre mots. *Sol & homo generant hominem.* Le Soleil, & l'homme engendrent l'homme, le premier comme cause universelle, & le second comme cause particuliere.

Hypocrate dans ce beau livre intitulé *de aere, locis, & aquis*, nous apprend comme les astres, & leurs differens aspects affectent nos corps, quels sont les equinoxes, & les solstices les plus à craindre, les changemens, & les maladies qu'ils produisent, & combien les corps mal habitués souffrent, ou risquent dans ces regulieres interfections.

Qui produit de si rares, & surprenans effets dans toute la nature, qui donne tant d'admirables qualités à plusieurs Enfans nés du même pere, & de la même mere. L'un est naturellement un excellent Poëte, & l'autre un grand Orateur. L'un est né pour les Arts, & l'autre pour les Sciences. L'un pour la memoire, & l'autre pour le jugement. L'un pour la Scholastique, l'autre pour la Chaire. L'un pour le Cabinet, l'autre pour le Barreau. Tous ces dons si merveilleux semblent être les effets incontestables de l'étoile.

Mais enfin est-il possible, qu'un nombre infini de corps lumineux, tant d'étoiles, de planettes & de constellations n'aient été faites, que pour briller sur nos têtes, & servir d'ornement à ces beaux lambris assurés. Peut-on s'imaginer qu'ils n'aient aucune relation par leurs influences continuelles à nos constitutions particulieres, & sur un nombre infini d'effets impenetrables, que l'on ne sçauroit rapporter aux principes, qui nous composent.

Le Docte Cardan, le sçavant Alstedius, l'ingenieux Toftat, le profond Somaise, le grand Scaliger, le fameux Vossius, & tant d'autres, qu'il est inutile de rapporter icy. Ont-ils écrit tant de livres, & de volumes, fait de si rares observations, & mis au jour de si grands ouvrages sur la dependance, sous laquelle nous vivons avec les corps celestes, si ces illustres, & sçavans hommes n'avoient pas reconnu l'utilité, & la necessité de cette proposition, que plusieurs nient, parce qu'ils ne la peuvent comprendre, ny penetrer.

Peut-on douter que les astres ne donnent de la fecondité  
ou



ou de la sterilité à toute la nature par leur influence, qui fait l'abondance, où la disette, puisque la terre est toujours disposée à produire. Pourquoi manquons nous de bled, de vin, de foin, & de tous les autres biens de la terre, sans que l'on puisse attribuer ce manquement au chaud, au froid, au sec, & à l'humide, ny à tout ce que le raisonnement des Philosophes, & des plus habiles agricultes peuvent inventer.

Je suis persuadé sans prendre aucun parti, que ceux, qui nient si hautement cette dépendance, n'ont pas de meilleurs raisons, que ceux, qui l'admettent, par le seul sentiment de la presumption, sans oser décider la difficulté, qui n'est connue, que du grand Maître, qui a tout créé. Ceux donc, qui suivent leur opinion particulière, sans autre fondement, & qui en veulent disputer hautement, nient toujours sans hésiter, ce qu'ils ne peuvent comprendre. *Et mundum tradidit Deus disputationi eorum, ut non inveniat homo opus, quod operatus est Deus ab initio, usque ad finem Ecclesia. 3.*

Laissons-là les astres venons à notre sujet, contentons-nous d'admirer, ce que nous ne pouvons connoître, & disons que rien au monde n'est plus capable de nous persuader, que le Soleil, & tous les autres corps lumineux, ne se levent, ne se couchent, & ne brillent dans les Cieux, que pour donner une heureuse fécondité à toute la nature, puisque tant de revolutions, que nous ne pouvons comprendre semblent partir de leurs influences, ceux qui en sçauront davantage nous l'apprendront.

#### CHAPITRE. IV.

*De la cause conjointe, & de l'essence de la malignité.*

LE caractère de cette malignité, & la connoissance, que l'on s'est efforcé de donner sur sa disposition particulière, a été jusques icy l'écueil de la Philosophie, & de la Médecine, où plusieurs, pour se distinguer l'ont attribué à différentes causes. Premièrement à l'excès de la pourriture, & l'on dit à ce sujet, que *malignitas est summa putredinis*. Les autres suivant les

B



nouvelles opinions ont estimé , que la cause prochaine de ces fièvres malignes , est un sel arsenical , ou un acide coagulant , qui éteint les esprits , mortifie la chaleur naturelle , & fait des gangrenes, quand il est arrivé au supreme degré, qui fait la malignité. *Ilud est ignotum, per aque ignotum.*

Cette pernicieuse cause est si fort inconnue , qu'Hypocrate même , le plus grand homme, qui ait jamais été , & l'esprit du monde le plus pénétrant , n'a pas eu honte d'avouer sa foiblesse, & de dire que la cause de cette malignité , où tant de sçavans se sont efforcé de pénétrer, est quelque chose de divin, & d'incompréhensible , en ces termes. *Θεον τι , divinum quid* , que les Anciens , & les Modernes ont regardé comme une des plus étonnantes énigmes de la nature , & une difficulté absolument inexplicable.

Mais comme il seroit inutile de s'arrêter plus long-temps à la recherche d'une question si obscure , que l'on peut comparer au puits de Democrite , dont on n'a jamais pû trouver le fond, arrêtons-nous au sentiment d'Hypocrate , & passons aux circonstances particulières , qui ont donné lieu aux beaux esprits d'exercer leurs raisonnemens, & leurs meditations.

## CHAPITRE. V.

*Des circonstances que l'on a observé en ces fièvres malignes.*

L'On a été extrêmement surpris des circonstances, qui ont accompagné ces fièvres malignes, dont la violence, & le péril ont été l'étonnement, ou la terreur des plus fermes, & des plus intrepides, puis qu'elles n'ont épargné ni âge , ni sexe , ni temperament, ni saison, ni pauvres, ni riches, pas même ceux, qui travaillent à les prévenir avec beaucoup de soin , & d'exactitude, sans pouvoir les éviter avec ces precautions , parce qu'il y a long-temps, que les racines en sont jettées ; c'est pourquoy l'éloignement, & la campagne ont été inutiles à plusieurs.

En premier lieu , ce qui a causé plus d'effray est la mortalité, qui a fait trembler tout le monde, à l'aspect de tant de morts, de



mourans, & de malades ; en effet la mort est le dernier de tous les maux, & il n'est personne de bon sens, que des exemples aussi funestes ne jettent en de mortelles craintes , apres tant de ravagés. Les plus sages n'ont-ils pas sujet de se dire *nam tua res agitur vicini dum domus ardet.*

On apprehenderoit à moins d'être envelopé dans le nombre des malheureux, puisque ceux qui paroissent les plus sains, & qui montroient avoir plus de vigueur ont été les premiers pris, & les plus malheureux.

Sur cet article de la mortalité, on a eu raison de trembler, puis qu'il n'y a rien de si effroyable, que la mort ; cependant on auroit plus de sujet, & de raison de craindre tous ces funestes changemens, si on n'avoit pas vu en semblables maladies, de plus grands desordres, & mourir plus de monde ; mais parce que les derniers malheurs, quoy que moindres font oublier les premiers, on veut bien ne faire aucune réflexion sur les raisons, qui seroient capables de consoler, pour s'abandonner à la foiblesse, que produit la crainte de mourir.

*Fortitudinis contrarium timor.*

Veritablement on ne doit pas être autant surpris de cette mortalité, qu'on le témoigne, si l'on fait quelque réflexion, non seulement à la conjoncture d'un tres long, & d'un tres violent hyver, mais encor à celle du pain, & de la viande, qui n'ont pas fourni une bonne, & salutaire nourriture pendant plusieurs mois. On peut dire, comme il est vray, que l'un, & l'autre n'ont été d'un goût, & d'un suc aussi exquis, que les années precedentes, car on ne peut nier que le bétail, n'ait beaucoup souffert, & que dans le temps de la sterilité, les grains, les fruits, & les fourrages ne perdent beaucoup de leur naturelle bonté, ce qui a contribué extremement à tant de maux.

Dans la sterilité la terre ne produit qu'avec peine, quoy qu'elle soit la mere nourrice, & la matrice presque universelle de la nature, dont la fecondité s'affoiblit, & ne communique pas en abondance le suc alimentaire à ses productions, soit qu'elle n'ait pas été excitée par les heureux aspects des astres, qui fertilisent, où ils influent favorablement, soit que les sels qui la ren-



d'ent abondante ayent été lavés, & emportés par les longues pluies, où qu'ils ayent été retenus par la sécheresse, & par le défaut du véhicule, sans lequel la nourriture ne peut entrer dans les racines, & se communiquer à l'arbre, où à la plante. *Sal impingunt terram.*

On demande pourquoy la mortalité a été plus grande chez les riches, que chez les pauvres, qui ont souffert non seulement la faim, mais encor le froid, dont la violence est un plus grand mal, que la nécessité de manger. On répond en premier lieu, que par l'obligation où l'on est d'agir en ses affaires, & de sortir, tout le monde a ressenti extraordinairement la rigueur du froid, qui a produit en plusieurs la disposition particulière de contracter des grands amas de pourriture, & la malignité dont on a tant éprouvé les mauvaises suites, *penetrabile frigus adurit.*

On ajoute de plus, que les riches n'ont pas souffert la faim, que rien ne leur a manqué; mais que les superfluités provenues de la nourriture abondante, & des mauvais sucs, ont fourni matière à cette grande corruption, qui a eu le temps de contracter, dans la longueur, & la violence de l'hiver, des nouveaux degrés de pourriture, comme nous avons remarqué par la grande quantité de vers, que les malades ont jeté par la bouche, & par le ventre, cette pourriture a causé la malignité, que le Soleil a fait éclatter, & répandre, par le mouvement qu'il donne aux humeurs retenues, lors qu'à son retour, il chauffe, & met en fermentation ces matières dégénérées, où réside la qualité maligne, qui a été la seule cause d'un si grand nombre de malades, & de morts, que toute la médecine n'a pu tirer de ce malheur, malgré tous les soins, que l'on a pris de détourner l'orage.

Les pauvres, au contraire ont eu si peu à manger, que les corps épuisés par la longueur, & la violence d'un jeûne forcé, ont plus souffert de l'inanition, que de la plénitude, & l'on ne peut pas dire, que cette inanition soit la cause des fièvres malignes, puis que dans cette disette le corps a été si peu nourri, qu'il n'y a point eu de superfluités capables de produire des humeurs nuisibles. C'est pourquoy les pauvres ont été rarement attaqués de ces fièvres malignes, & ont échappé plus facilement, que les



riches , qui ont vécu dans l'abondance de toutes les commodités de la vie, ce qui a causé la surprise de ceux , qui n'y ont pas fait beaucoup de réflexion.

Il est pourtant mort un tres grand nombre de pauvres, pour avoir souffert toutes les rigueurs, & les injures du temps, & principalement par la mauvaise qualité de la nourriture , qui cause toujours, même dans la petite quantité de tres pernicieux effets, parce que les humeurs suivent la qualité des alimens ; Car s'il arrive qu'ils soient de bon suc , & de facile digestion , ils produisent un sang louable, & salutaire. Que s'ils sont mauvais, ils fournissent matiere à la reproduction d'un sang impur, & corrompu, qui degenerate facilement en pourriture , & devient la matiere prochaine de ces productions malignes, sans qu'il soit necessaire de recourir aux éloignées , & aux extremes , pour en expliquer les mauvaises suites.

On demande pourquoi les hommes, même les sains , & les robustes, ont été plus sujets aux fièvres malignes , & qu'ils sont morts en plus grand nombre, & plus promptement, que les femmes, qui sont plus delicates, moins fortes, plus humides , & d'un temperament plus disposé à contracter les maladies. Les hommes au contraire sont robustes , vigoureux, doués d'une nature plus parfaite, & qui excelle par dessus ce sexe plein d'infirmités. Les principes de la vie sont aussi plus actifs, & la nature perfectionnée en luy, avec tant de vigueur ses actions, & tout ce qui le compose , qu'il doit être moins sujet aux maladies , quand il vit dans les termes de la sobriété, & qu'il n'abuse pas de son temperament.

On répond , que les hommes , quoyque plus forts , & plus vigoureux, ont été plus sujets à contracter ces maladies , parce que la vie deregulée, la debauché, les grandes applications aux affaires, les veillées , les exercices violens , les voyages, les mauvaises dispositions habituelles, ou acquises dereglent, & changent tellement le temperament, que les meilleurs alimens degenerent, & se corrompent ; de sorte que la mesure se remplit de toutes parts & cet amas d'impuretés , qui renaissent chaque jour , fait une infection, & une pourriture capable de produire toutes les



maladies imaginables, particulièrement la fièvre maligne, & tous les malheurs, qui la suivent ordinairement.

On demande pourquoy ces morts subites, meme aux plus robustes, & aux plus vigoureux, qui semblent jouir d'une santé inébranlable, neantmoins ils sont peris si promptement, qu'ils n'ont pas eu le temps de se reconnoître, ni de penser à eux; d'autres ont résisté quelques jours, dont la moitié est suffoquée, & l'autre est échappée au grand étonnement de tout le monde. On prie le lecteur de lire la décision de cette difficulté avec attention, car elle est particulière pour l'honneur des Medecins, & pour fermer la bouche à la medifance des personnes, qui jugent de toutes choses aveuglement, ou par caprice, parce qu'ils ne regardent que le succès.

On répond à cette grande question qu'il n'y a pas également de la malignité dans toutes les fièvres, & dans tous les sujets, elle a plusieurs degrés, & une grande étendue, dont le jugement n'est connu, que des Medecins, comme l'on verra plus amplement dans la suite; De maniere que ceux, qui sont peris subitement les premiers jours, ont été accablés par l'excès de la magnité, qui a été si grande, que tous les secours de l'art, & de la nature, n'ont point été capables d'en arrester le cours, & la violence, c'est pourquoy les plus forts, & les plus sains en apparence en sont morts.

Il est constant, qu'il n'y a point de maladies plus dangereuses, que celles, qui arrivent aux personnes, qui n'ont jamais été malades, ou fort rarement, parce, qu'ils sont tombés pour avoir negligé leur santé long temps, ou parce qu'ils se sont abandonnés à des excès, qui leurs ont attiré ce malheur. Ceux qui jouissent d'une santé parfaite se croient immortels, & n'en connoissent le prix qu'après l'avoir perdu; cet état trompeur, qui surprend ceux qui se confient trop à eux-mêmes, les jette dans un aveuglement, qui ne leur permet pas de réfléchir sur la mauvaise conduite, où ils s'abandonnent. Hippocrate en fait un juste pronostic en ces termes.

*Habitus exercitatorum qui ad summum bonitatis pervenit malus, cum enim, non possit ascendere in melius, reliquum est ut decidat in deterius.*



Ceux qui ont résisté quelques jours , c'est à dire plus longtemps, avoient mediocrement de malignité , dont la moitié est perie , & l'autre est échappée. Les gueris se sont tirés de ce mauvais pas, parce qu'ils avoient les parties nobles, saines , bien constituées , & qu'ils ont été secourus avec beaucoup de soin. dans ce nombre plusieurs , qui n'avoient pas le moyen d'avoir tous les secours necessaires, avec quelque assistance sont échappés par la force, & la vigueur de leur temperament naturel, sain, & robuste.

*Natura est morborum medicatrix.*

Ceux qui en sont morts , & dans lesquels on n'a reconnu , que mediocrement de malignité, se sont deffendus autant que la foiblesse de leur temperament l'a pu permettre. Mais comme suivant toutes les apparences, ils avoient quelque partie noble détruite & mal affectée, quoyque bien secourus , ils sont peris , & ont cédé aux mauvaises dispositions , qui ont précédé la maladie , & qui les ont rendu incapables de résister à l'excès de la malignité, qu'ils a détruit.

C'est là où l'on blâme si mal à propos la conduite des Medecins, sans autre consideration, que celle du mauvais succès, & d'un malade mort, qui fait crier tout le monde, & l'on n'hésite pas de dire tout haut, c'est un ignorant, qui l'a tué , il ne le falloit point saigner, ni luy donner de l'emetique. C'est ainsi que l'on insulte celui, qui s'en est mêlé, & personne ne dit, hors d'un miracle on ne pouvoit guerir cette maladie , parce que les principes de la vie sont ruinés, par une disposition incurable, que tous les remèdes du monde n'auroient pas la force de guerir. On n'a pas donc raison de le blamer. N'importe *sic vivitur.*

*Nullus est bonus medicus in domo , in qua ager moritur.*

Sur l'article des femmes on répond, que pour la plus grande partie , elles sont naturellement plus réglées , & moins sujettes à tomber dans l'excès de la débauche, ou dans tous les autres, qui détruisent la santé, & contribuent incessamment à la production des superfluités , & des excremens, d'où naissent les maladies habituelles , & accidentelles. C'est la raison pourquoy les dispositions , qui les precedent sont moindres aux femmes , plus rete-



nuës dans leur conduite, car naturellement elles se contentent de peu, & ne sont pas d'un temperament si dereglé, ny portées aux excès, comme les hommes.

Mais comme il n'est point de regle generale, qu'elle n'aye son exception, ma proposition ne s'étend pas à celles dont l'excès passe les bornes, & les limites du temperament de leur sexe, ny à celles, qui vivent dans le dereglement peu conforme à la delicateffe de leur sexe. On n'entend parler que de celles, qui mènent une vie réglée, & proportionnée à la foiblesse de leur constitution, incapable de supporter les excès, sans risquer des grandes maladies, & abreger leurs jours.

Outre la vie réglée, les femmes ont de plus la faculté de se purger, par les voyes de leurs ordinaires, qui sont des évacuations d'une quantité de sang superflu, que la nature excite, par l'effet d'une loüable separation. Ces mouvemens ont leur retour chaque mois, lorsque la nature surchargée par l'abondance, ou la mauvaise qualité du sang, qui seroit la cause infallible d'une grande maladie s'il étoit retenu, elle employe toutes ses forces à se degager, par les voyes de la matrice, & se procurer une santé parfaite.

On demande pourquoy les Religieux ont été moins sujets à ces maladies populaires, que les gens du monde, & que sur le grand nombre, & la difference des Ordres, il en est mort tres-peu. On répond que les grandes abstinences, les jeûnes, les veilles, & la mediocre quantité de nourriture qu'on leur donne, & à des heures réglées leur ôte l'occasion de se remplir d'humidités superflues, & s'il en est mort, les plus zelés sont les premiers, pour avoir confessé avec trop d'assiduité dans l'Hôtel-Dieu, où ces maux sont plus violens, & plus faciles à contracter.

On publie mal à propos, & fort inconsideremment, que ces fièvres putrides, devenues simplement malignes, par les causes, que nous avons énoncé au commencement de ce petit ouvrage étoient pestilencielles, & parce qu'on veut bien exagerer, & grossir le mal, on a supposé des accidens dont nous n'avons point vu d'exemples. Ces mauvais bruits ont effrayé tout le monde, & particulièrement les étrangers, qui commençoient à se retirer  
du



du commerce, si par un assemblée du College des Medecins de Lyon on n'eut été rassuré du contraire.

On répond, qu'il n'y a pas eu jusques icy la moindre apparence de peste, & quoy qu'il soit mort un assés grand nombre de personnes, ce malheur ne suffit pas, pour establir la cause pestilentielle. Le principal caractere de cette maladie est la contagion, parce qu'elle se communique facilement aux personnes les plus saines, qui contractent le mal sur le champ, quand ils abordent les malades, sans les toucher; ce venin n'épargne pas même les animaux, & les oiseaux, qui tombent en volans.

Les Medecins, & les Chirurgiens perissent en cette occasion comme les autres, avec toutes leurs precautions, qui sont bien souvent inutiles, quand le mal est au point, auquel on l'a voulu exagerer. Nous n'avons pas ouy dire qu'aucun de ceux, qui servent, & abordent les malades ayent contracté cette malignité, & en soient morts. C'est la plus forte raison, puisque les Medecins, qui entrent chez vingt cinq, ou trente malades chaque jour, sont tous en parfaite santé.

On demande si toutes les maladies, qui ont regné depuis la fin de l'année mille six cent nonante trois ont été malignes. On répond que toutes les maladies, qui ont paru depuis une année, n'ont pas été toutes malignes, quoy qu'à la premiere attaque on en fut tellement prevenu, que l'on fermoit d'abord portes, & fenestres, on doubloit le tour du liest, & les couvertures, on n'épargnoit pas le vin le plus excellent, *purum vinum sine aqua, est in corpore vere theriaca*. C'étoit un crime de parler de la saignée, ni des autres rafraichissemens, & l'on peut dire qu'il en est mort plusieurs, qui ont été étouffés par l'excès de cette pernicieuse precaution; d'autres ont échappé parce qu'on y a été assés à temps, pour les mettre dans le bon chemin, car ils estoient suffoqués par un cruel remede pire, que le mal même.

On demande si le pourpre, qui paroît dans les fièvres est toujours une marque de malignité. On répond, que le pourpre appelé du vulgaire senepon est une eruption de taches comme des morsures de puces, qui paroissent en quelque partie, ou par tout le corps. Ces rougeurs ne sont pas toujours un mauvais signe,

C



ni une marque evidente de malignité, si elles ne sont accompagnées de quelque pernicieux-symptôme, comme de la reverie, de l'assoupissement, des convulsions, des syncopes, d'un mauvais poulx, & de plusieurs autres. Quand il n'y a aucun de ces accidens, le pourpre ne signifie rien, qu'une grande chaleur dans la masse du sang; il paroît même sans fièvre tres souvent, car nous voyons dans les chaleurs plusieurs personnes de tout âge, & de tout sexe, qui en sont entierement couverts, & courent les rues en bonne santé. J'en diray davantage dans le chapitre de la saignée.

---

## CHAPITRE. VI.

### *De la cure des fièvres malignes.*

**L**A guerison de ces maladies ne consiste pas dans la quantité des cardiaques chauds, & penetrans, qui enflament souvent les humeurs, excitent des violentes fermentations, & des transports à la teste, dans un état, où elles sont disposées à concevoir, & à produire de pareils mouvemens. Il en faut éviter l'excès, & en prevenir l'usage immodéré, par la bonne nourriture, par les saignées, par les frequens purgatifs, & d'autres remedes, que je marqueray dans la suite, qui ôtent la cause, & degagent parfaitement.

La veritable Cure est celle, que les Medecins de Lyon observent avec tant de succès, il faut leur donner cet eloge, & dire qu'il n'est point de lieu dans le monde, où la Medecine se fasse plus methodiquement, & avec plus de succès. Cet illustre compagnie en a toujours soutenu si parfaitement l'honneur, & la dignité, par le nombre des sçavans, qui la composent, & la severité des actes, qu'on y observe, à la reception des collegiés, qu'elle a merité l'honneur d'estre le premier College du Royaume.

On peut dire sans exagerer, que rien n'échappe à leur sage conduite, & que les maladies guerissables, par la bonne disposition des sujets, capables de recevoir les remedes, ne manquent ja-

mais de trouver une prompte, & heureuse guerison, ou sans doute ils periroient par la violence des accidens, s'ils n'étoient pas secourus avec autant de methode, & de vigilance. C'est là où ils triomphent, & qu'ils se servent si à propos de leur lumieres, que rien ne passe leur penetration. Je n'ay point de termes, pour en parler avec assez d'éloge, & je ne crois pas d'être suspect en la deffence de ma propre cause, ayant l'honneur d'être du nombre.

---

## CHAPITRE. VII.

*Sur la premiere circonstance de la saignée.*

L'Entrée de cette cure est ordinairement un lavement, apres lequel on met en deliberation si l'on doit saigner, ou s'il est mieux de s'en abstenir. On a d'abord condamné tout d'une voix ce remede, sur ce qu'on a jugé, que la qualité maligne esteint, appauvrit, diminue les esprits, dissout une partie du sang, coagule l'autre. par les acides vicieux dont elle abonde, retarde la circulation, emousse le sentiment des parties, jette la nature dans la stupeur, & l'abattement, qui la rend incapable de rien entreprendre pour sa deffence.

Je ne combat pas ces sentimens, ils sont trop justes, pour les impugner; mais je dis qu'il y a des cas particuliers dans les fièvres malignes, & les plus malignes, où l'on ne peut se dispenser de tirer du sang, quand même on seroit convaincu, que la peste y seroit bien confirmée, nonobstant la reverie, les bubons, les charbons, & le mauvais poulx, il faudroit saigner. Le premier est la difficulté de respirer causée par des symphomes pleurétiques, qui partent d'une disposition inflammatoire du costé, ou des poulmons, avec une disposition prochaine de suffoquer. En cette rencontre, il n'y a point de raison, qui doive empêcher le Medecin de recourir par la saignée comme à l'urgent, & au plus pressé, qui est la necessité indispensable de respirer, car il faut respirer ou mourir.

*Vrgentiori uccurrendum, cæteris interim non neglectis. Gal.*

C ij



J'ay fait cette experiance en plusieurs occasions, avec tout le succès, que je me suis proposé, & particulièrement à un Religieux Trinitaire jeune, & robuste, qui craignoit la saignée comme la mort, par les bruits, qui s'étoient repandus, qu'il ne falloit pas saigner en ces maladies. Il fut pressé d'une violente douleur au côté droit, dans une fièvre veritablement maligne, comme la concentration, & l'inegalité du pouls le marquoit, ce que la suite a fait connoistre entierement, lequel apres la forte resistance, que font tous ceux, qui sont prevenus contre ce remede, il y consentit enfin, gaigné par les raisons suivantes.

On ne peut nier, que la petite verole ne soit une fièvre maligne, & des plus dangereuses, puis qu'il en meurt presque autant, qu'il en échappe. Quand on en voit des marques, & qu'elle a peine à sortir, on saigne d'abord, & deux heures apres, elle pousse enabondance. C'est une experiance connue des sçavans, & des ignorans persuadés, par ces merveilleuses suites, que tous les mouvemens, qui se passent dans nos corps trouvent cette facilité à la faveur de la saignée, dont le succès ne manque jamais de produire cet effet; c'est pourquoy il devoit tout esperer de ce remede aussi prompt, que salutaire.

Un moment apres la saignée il fut tout couvert de pourpre de tres mauvaise qualité, livide, & noiratre, qui l'auroit beaucoup effrayé, si la sortie de ces taches repandues par tout son corps, ne l'avoient pas soulagé parfaitement. Cependant le succès est un grand sujet de consolation, quand il est avantageux, & que la satisfaction d'un meilleur état, donne au malade un esperance favorable, dans un occasion, ou la crainte, & la grandeur du mal rependient une frayeur, que la foiblesse grossit.

Le lendemain la difficulté de respirer revint avec violence, mais d'une force, qui ne souffroit point de remise, dans un temps, ou les maux donnent de mortelles frayeurs, mais comme la douleur pressoit beaucoup, elle l'obligea de consentir à une seconde saignée, par l'autre bras; le jour suivant par le pied, ce qui diminua beaucoup la douleur, & le mit en état de se servir des cordiaux temperés, & des applications anodimes, pour éviter d'autres saignées.



Tout cela fut executé si à propos, qu'avec les purgatifs reitérés ce R. P. a été parfaitement retabli, en moins de trois semaines, au grand étonnement de ceux, qui ne veulent pas saigner en pareilles occasions, ou dans les autres cas extraordinaires. Cet exemple montre évidemment, qu'il ne faut point blamer la conduite des Medecins sur la saignée, & sur les autres remedes, qui ne peuvent être censurés, que par les sçavans, & les personnes intelligentes dans la connoissance de la Medecine, car chacun fait sa regle particuliere.

*Qui non intelligunt artes, non mirantur artifices.*

La saignée est un remede, qui ne produit pas tous les mauvais effets, que le monde mal informé publie. Il n'est point de secours dans la Medecine plus prompt, plus aisé, plus facile, & qui degage mieux la nature, lorsqu'elle est disposée à faire quelque mouvement dans l'état naturel. Car elle avance les mois aux filles, & l'accouchement aux femmes toujours heureusement, si elle a precedé son entreprise.

Dans la maladie elle donne de l'air à la masse du sang, & perfectionne les ouvrages de la nature, lors qu'elle travaille généralement à se degager, & à separer la cause de la maladie. En particulier elle ayde à sortir la petite verole à toute sorte d'age, de sexe, & de temperament, qui est une veritable fièvre maligne, quoyque differente de celle dont nous parlons, & dont l'évenement, est souvent incertain. En effet il est constant qu'après la saignée la verole se reprend par tout le corps en peu de temps, suivant la quantité de la matiere, que le corps renferme, & la grandeur de la cause, qui produit cette maladie.

Mais pour expliquer nettement ce parallele, & cette comparaison, je dis que ces deux maladies sont fort differentes, principalement en matiere, car l'humeur, qui produit la petite verole est suppurable, & celle de la fièvre maligne est transpirable seulement, & resolvable. L'une est une malignité purement accidentelle, l'autre est une maladie originelle, & innée, ou autrement un tribut, que l'on doit payer du moins une fois en sa vie, pour corriger les defauts des principes de la generation, & tout ce qui reste d'impur à l'homme, quand il entre dans cette nouvelle vie.

C iij



Elles ne conviennent donc , qu'en mouvement , d'où vient que ces deux maladies sont critiques , & symptomatiques. La petite verole sort critiquement , quand la nature dépose , par cette métastase , ou ce transport toute la matière maligne à la peau , comme à l'émonctoire universel de tout le corps , & par cette salutaire décharge , elle fait cesser les plus violents accidens , qui la précédent bien souvent , comme les convulsions , la reverie , l'assoupissement , la difficulté de respirer , les syncopes , le vomissement , & le hoquet , dont le malade guérit toujours après cette éruption critique. La mauvaise , ou la symptomatique , est celle , qui laisse le malade dans le péril , par l'excès invincible de la malignité , & par la violence des accidens , qui l'accompagnent , en quelque quantité qu'elle sorte , & principalement si les boutons sont de mauvaise qualité. Pour lors il est aisé de juger , que ce venin concentré , n'a pu être dompté par la nature , quelque effort , qu'elle ait tanté , pour se débarrasser de cet ennemi mortel , qui ne pardonne jamais à celui , qui ne la pût vaincre.

Les éruptions , qui paroissent dans la fièvre maligne sont de même critiques , & symptomatiques , c'est-à-dire bonnes , ou mauvaises , dont le succès montre ce que l'on doit espérer de ces mouvemens dans les ouvrages de la nature. Il n'appartient qu'aux Médecins à connoître la différence , & la qualité de ces phénomènes extraordinaires , pour en porter un jugement certain , & donner aux remèdes tout le bon effet , que l'on peut souhaiter en de si importantes occasions.

Les critiques sont celles , qui sont précédées des dispositions , qu'on appelle coction , ou maturité , & sortent les jours critiques , par un effet de la force victorieuse de la nature , & d'une loüable fermentation , qui sépare la partie pure de l'impure , l'excrement de l'aliment , & fait en cette occasion une déposition de la matière la plus subtile , du centre à la circonférence , & du dedans au dehors.

Cette éruption est la matière la plus subtile du sang , qui le dégage entièrement , ou en partie de la malignité , pour être transporté à la peau , & à la superficie comme à son émonctoire



universel, capable de recevoir cette deposition. Ce mouvement n'est institué, que pour transpirer, ou pousser par les sueurs, & trouver par cet excellent moyen la fin, que la nature se propose dans une entreprise, dont le succès n'est connu, que par le calme, qu'il produit.

Ce changement laisse le corps dans une tranquillité égale à la diminution de la cause, qui fait cesser les symptomes les plus dangereux, ou les adoucit si considerablement, que les Medecins extrêmement attentifs aux suites en observent le soulagement, qu'ils appellent Euphoria. Ce repos est la véritable marque du mouvement critique, & le bien que produit la guerison, quand par l'effet de la vigueur avec laquelle la nature surmonte la maladie, elle fait cesser les dangereuses suites de la malignité.

La symptomatique est celle, où ces marques sortent en tout temps, sans être precedées des signes d'une parfaite coction, que l'on demande, c'est pourquoy le mal augmente, les symptomes deviennent plus violens, les forces diminuent, & le peril est plus grand; puisque ces taches, qui devroient soulager la nature par leur separation indiquent clairement, une abondance invincible de matiere maligne confusée, avec la masse du sang, dont le reflux fait aux parties nobles, cause toujours la mort, quelque remede qu'on y apporte. Il ne faut pas donc blâmer les Medecins dans ces conjonctures du mauvais succès.

La saignée contribué beaucoup au mouvement critique, & à l'heureuse separation de ces matieres malignes, si elle est faite bien à propos, car elle produit le même effet en ce cas, qu'à la petite verole, lorsque l'une, & l'autre est dans la disposition critique. Concluons donc, que si la saignée ne réussit pas, il en faut attribuer le malheureux succès à la violence du mal, qui est plus grand dans le fond, qu'il ne paroît au dehors & à la mauvaise disposition du sujet, où les principes de la vie sont détruits; tellement que le malade n'a pu, par une resistance indomptable de la cause, ressentir l'effet de ce grand remede, ny des autres.

Il faut convenir, que l'on blâme fort mal à propos la conduite



des Medecins dans ces conjonctures, de n'avoir pas fait l'impossible dans un état, où la nature accablée, par la quantité, ou la qualité maligne, n'a pas été capable de seconder les remedes, ny de repordre au secours, qu'on luy donne. Ces reflexions qui sont tres veritables doivent retenir la rapidité des calomnies, que l'on vomit si outrageusement contre les Medecins, comme s'ils ne souffroient pas beaucoup en leur particulier, par l'endroit de l'honneur, de la reputation, & même de l'interêt, si j'ose le dire. C'est un veritable chagrin de voir perir un malade dont la conservation leur doit être chere, puisque la gloire de le guerir, leur échappe.

## CHAPITRE. VIII.

### *Sur la seconde circonstance de la saignée.*

**L**A seconde circonstance de la saignée en laquelle on ne peut s'empêcher de tirer du sang dans les fièvres malignes, est quand il arrive des hemorrhagies considerables, ou la partie volatile, & balsamique de la masse du sang est dissipée, par cette evacuation, qui épuise entierement les forces, & laisse toûjours le malade dans un tres grand abbatement. Cet état est le plus dangereux, & le plus à craindre, puis que la grande foiblesse qu'elle cause, jette la nature dans l'impuissance de rien entreprendre pour sa deffence, & pour sa conservation, car la disposition la plus prochaine de la mort est de manquer de forces.

L'experience nous apprend, que ces evacuations sont toûjours suspectes, ou rarement critiques, & heureuses, particulièrement aux hommes, qui ne supportent pas si facilement la perte de sang, que les femmes, parce qu'ils en ont moins, & qu'il est plus exquis, plus parfait, & plus spiritueux. C'est pourquoy le sang évacué par des voyes autant suspectes, laissent le malade dans une foiblesse extreme, puisque le mauvais ne sort jamais par le nez, qu'apres que le plus louable, & le plus pur a été évacué; ce que le Docteur Fernel a fort bien remarqué en ces termes.

*vitiosus*



*Vitiosus sanguis non exit per nares, nisi postquam laudabilis magna copia excreta fuerit.*

Sur ce principe, qui est incontestable, on peut tirer cette conséquence, qu'il vaut mieux perdre du sang par le bras, & par le pied, que par le nez, puisque celui, qui monte plus facilement est le plus subtil, exalté, & poussé avec impetuosité à la tête par l'effet d'une fermentation vitieuse, ou par l'excès de la fièvre. Cette quantité de sang devoit se répandre également à tout le corps par la circulation, pour se perfectionner, & porter la nourriture aux parties desquelles il s'éloigne, quand il suit des routes écartées, ou il ne produit que des méchans effets.

Dans un cas aussi urgent, il est mieux de saigner par l'endroit le plus convenable, & l'on ne peut s'en abstenir quelque marque de malignité, qui paroisse, pour faire revulsion de cet humeur transportée, car en tout autre lieu le sang, qui sort par la saignée, est plus confus, & plus chargé des parties heterogenes, & grossieres, qui ne s'élevent pas si facilement, que les tenuës, dont les vaisseaux de la tête sont remplis, & par cette raison, il sort aisément par les anastomoses.

J'ay été appelé, pour voir une fille âgée de vingt ans, qui fut attaquée d'une fièvre tres violente dans le mois d'Avril, laquelle au troisieme jour de sa maladie, eût ses mois, avec une abondance extraordinaire, & en même temps, une perte de sang par le nez si excessive, qu'on la crut morte. Ces deux grandes evacuations à la fois, effrayerent tellement les assistans, de voir sortir le sang avec tant de profusion, par ces deux endroits, qu'ils furent contrains de recourir au Medecin, pour arrester l'impetuosité de ces pertes.

C'est donc à moy, à qui l'on s'adressa, & je fus tellement surpris de voir sortir tant de sang, par haut, & par bas, que je me determinay à la faire saigner par le pied droit à l'heure même, pour arrester l'hemorragie sans prejudicier aux mois. Cette operation répondit à mon attente, car l'hemorragie cessa de ce côté, & à peine l'eut-on fini, qu'elle fut toute couverte de pourpre de mauvaise couleur, & qui fut suivi d'une jaunisse universelle de tout son corps, avec une demangeaison fort incommode, qui

D



ne lui donnoit aucun repos, le jour, & la nuit.

Quelques heures apres, l'hemorragie perseverant du côté gauche, & sa famille épouvantée de tous ces accidens, on me rappela, & d'abord je la fis resaigner par le pied gauche, ce qui fit cesser l'hemorragie entierement, & ses mois persevererent avec moderation; le pourpre, & la jaunisse ne disparurent, que le onzième de sa maladie, ensuite elle commença à reposer, son esprit, qui avoit été troublé se remit, & les autres accidens diminuerent; de maniere que la purgation, qui fut donnée fort à propos, acheva heureusement sa guerison.

Pendant le temps de ces hemorragies on menagea ses forces par la bonne nourriture, & par l'usage des cardiaques fort temperés, avec cette precaution de ne rien faire, qui put diminuer ses mois. J'attendois tout de cette utile, & loüable evacuation, que je regardois comme une crise, qui devoit terminer cette dangereuse maladie, & finir par le sang, que l'on ne voit couler dans ces affections, qu'avec étonnement, ce que l'art, & la nature n'auroient pu faire, avec plus de succès par d'autres moyens.

On peut inferer par tout ce raisonnement, que la saignée dans les fièvres malignes, ne produit pas tous les mauvais effets, que les opposés à ce remede publient, qui l'ont tant apprehendé jusques icy. L'experiance dont l'autorité surpasse le raisonnement, nous fait connoître son importance, & sa necessité, quand elle est faite en son temps, puisque nous avons vu échaper plus de malades saignés, que des autres, auxquels on n'a osé l'entreprendre.

Combien de malades ont été saignés plusieurs fois par le bras, & par le pied, dans le commencement de leurs fièvres, que l'on n'avoit pas cru malignes, parce qu'elles ne s'estoient pas manifestées, & que l'on a reconnu dans la suite être du nombre de ces maux pernicioeux. La plus grande partie de ces malades est échappée, parce que les corps ayans été préparés, par les saignées, on leur a donné ensuite les remedes propres à combattre la qualité, qui est plus aisée à détruire, par ces preliminaires.



Combien de saignées ont été ravies aux Medecins, par les Chirurgiens, qui sans attendre leurs avis, sur une pernicieuse coutume depuis long-temps établie, les ont prevenu chez les malades, où ils ont été appelé premiers, & qui ont été saignés plusieurs fois, ou tout autant, qu'ils l'ont voulu souffrir. Cependant les suites n'en ont pas été mauvaises, car cette preparation a rendu la guerison plus courte, & plus facile à ceux, qui étoient guerissables. Je m'explique ainsi, puisque ces maux, comme un grand nombre d'autres ne sont pas disposés également à guerir.

La belle observation, que feu M. Riviere mon Maître a fait sur les fièvres est d'un tres grand poids, & sert beaucoup à éclaircir la difficulté de la saignée, où personne n'a jamais reussi mieux que luy, pour montrer son utilité dans ces maladies. Il est constant, qu'en l'année mille six cent vingt, & trois, presque tous ceux, qui étoient attaqués de fièvres malignes à Montpellier perissoient, apres avoir poussé des parotides, auxquelles survenoit d'abord la diminution, la concentration, & l'inegalité du poulx, la convulsion, & tous les pernicieux accidens, qui arrivent ordinairement en ces fièvres.

Il s'avisa, & fort judicieusement, que cette retraction de poulx, & les autres symphomes n'étoient produits, que par oppression, non par manquement de force; c'est pourquoy il saigna, resaigna pour degager, & soulager la nature, & tous ceux avec lesquels il suivit cette methode en échaperent.

Voila les plus considerables occasions de saigner dans les fièvres malignes, où l'on peut hardiment ouvrir la veine, & soulager la nature par ce puissant moyen, quand il est clairement indiqué par les symphomes, qui en marquent toujours la nécessité. Les raisons de ne pas saigner, sont une subite prostration de force sans cause manifeste, un poulx concentré, & petit comme un cheveux, ou un filet, ce qui marque une diminution extrême de chaleur naturelle, où une coagulation du sang, qui ne peut circuler, pour se repandre, ayant perdu sa fluidité naturelle, & les autres qualités, qui le rendent le tresor de la vie.



Il seroit tres-dangereux de mettre la lancette dans le bras, où dans le pied, & même de tirer du sang par quelque voye que ce soit à un malade, que l'on voit réduit à ces extremités, qui marquent plutôt les raisons de restaurer, de reparer les esprits, & de rendre à la masse du sang sa fluidité ordinaire, que d'en ôter. Il est absolument necessaire qu'il se repande, & donne la vie aux parties, qui languissent en cet état, c'est pourquoy il est bien plus necessaire d'ajouter que de diminuer, pour ne pas avancer un malheur inevitable.

La saignée est comme tous les autres remedes, elle ne convient pas generalement à tout le monde, & en toutes les maladies. Elle a ses raisons, ses bornes, & ses limites, que l'on ne sçauroit passer sans faire d'un excellent remede, le sujet d'un mal évident, c'est pourquoy il s'en faut tenir à la decision des Medecins, qui mieux informés de son usage, reglent ce grand secours avec methode, qui réussiroit toujours, si le mauvais état du sujet, luy permettoit le succès, que tout le monde se propose, & quand elle ne réussit pas, il faut l'attribuer à la violence de la maladie, où à la destruction irreparable des parties. C'est à quoy personne ne pense.

Il faut finir cet article avec Galien, qui a sçavamment, & sagement decidé le jugement, que l'on doit faire de l'inutilité des remedes, & de la rebellion des maladies en ces termes. *Quando qua curare debent, curant, bonum; quando qua levare debent, non levant, malum.* Quand ce qui doit soulager ne soulage pas, c'est un tres-mauvais signe, & une marque certaine, que la nature n'est plus en état de repondre aux vœux, & aux intentions des Medecins. On les blâme pourtant, & on ne cesse de rejeter sur leur conduite les malheureux evenemens d'un mal, qui n'est plus au pouvoir des secours humains, & qui meprise tous les efforts de la nature. Passons aux autres remedes.



## CHAPITRE IX.

*De la purgation.*

**L**A purgation est le remede , qui couronne l'œuvre ordinairement , & termine la maladie , c'est pourquoy on la donne presque toujours à la fin , fondé sur cet ancien proverbe , qui nous apprend , qu'il faut saigner tôt , & purger tard. On observe cette methode dans les maladies , dont le caractere n'a rien de particulier , pour éteindre le feu , & arrêter le mouvement des humeurs , & quand elles ont acquis leur maturité & la fluidité nécessaire , on purge , & le plus tard est le plus seur , car plus on attend , mieux ce remede réussit , si la maladie le permet.

*Corpora cum purgare volueris oportet fluida facere. Hypo.*

Il n'en est pas de même dans la cure des fièvres malignes , où après avoir décidé la question d'admettre , ou de rejeter la saignée , on purge d'abord , sans attendre cette preparation des humeurs , tant recommandée par Hypocrate , pour attirer incessamment , & autant qu'on le peut les humeurs dans les sentines publiques du ventre , & de l'urine. En effet il arrive souvent , que par une consecution nécessaire , après avoir ouvert le ventre , avec l'usage des tisannes laxatives , la nature suit cette voye comme la plus seure , & cette evacuation est quelquefois si utile , qu'elle previent en plusieurs de terribles accidens.

Cette maniere de purger , & d'ouvrir le ventre est la plus douce , la plus utile , & la plus nécessaire , pour degager les anciens amas de corruption , de pourriture & de malignité , qui produit par sa presence une fermentation capable de remplir le cerveau de ces matieres exaltées , d'où naissent tous les symptomes , qui surviennent en ces fièvres , c'est de là que proviennent les assoupissemens , les reveries , les convulsions , les syncopes , & tous les autres , qui marquent une grande , & terrible maladie , par leur violence , par la longueur , & la rebellion , que l'on regarde comme une des plus fâcheuses circonstances , qui lasse le Medecin , & rebutte le malade.

D iij



Ces tisannes laxatives sont préparées ordinairement avec les tamarins, le senné, la reubarbe, le sel de polichreste, la semence d'anis, le semen contra, & le sucre, on en prepare deux chopines, où deux livres à la fois, & l'on en donne de quatre en quatre heures, un bouillon entre deux. On change, on augmente, où l'on diminue en cette occasion suivant l'effet du remede, les forces du malade, & la disposition, qui en regle l'usage, pour y trouver le succès, que l'on peut esperer.

Ce remede, qui semble n'être pas assés vigoureux, ny proportionné à la grandeur de la maladie, qu'il doit combattre, devient neantmoins assés fort dans le long, & frequent usage, auquel il est destiné en cette maladie. Car il prepare, & degage les matieres glaireuses, épaisses, & rebelles, qui doivent être detrempées, & ramolies, pour sortir facilement; il debouche aussi les parties les plus obstruées, & fait successivement en plusieurs fois reiterées, & en plusieurs jours, ce qu'un seul bien fort n'auroit pû dans sa violence.

*Clavus, clavum pellit.*

Cette petite preparation toute innocente qu'elle est, ne manque pas de censeurs, & de critiques, comme tous les autres remedes, & l'on veut, que ce soit un mal d'en continuer l'usage pendant quelques jours, c'est à dire autant que le Medecin le juge necessaire. L'utilité de son operation ne se peut expliquer, dans un état, où le malade plongé dans l'assoupissement, ou le delire, les convulsions, les syncopes, le poulx inegal, & les autres, marquent, qu'il n'est pas en état de supporter les violens remedes, & celui dont il est question est des plus benins, qui évacue sans échauffer, puisque cette petite quantité de remedes, destinée à faire une seule verrée, est mise sur deux chopines d'eau en ebullition fort legere.

On sera mieux persuadé de l'effet, & de la necessité de ce remede, si l'on fait reflexion, que le corps ne s'évacue pas tout d'un coup, comme un sac de bled, ou comme un seau de liqueur, mais successivement, & par parties, suivant que l'humeur est disposée à sortir des lieux, ou des foyers differens, dans lesquels elle est engagée. Il n'en peut sortir, que lentement, à cause de la



résistance de l'humeur terrestre, & gluante, trop attachée, qui fait la longueur des maladies, & la difficulté de la guérison, parce qu'il faut purger, & repurger, pousser, & repousser, & attaquer incessamment la cause, qui résiste, & qui n'est pas prête à fortir.

Sur ce fondement on ne doit plus être surpris de la longueur des maladies, & du mauvais succès qu'ont les remèdes dans ces conjonctures, où ils deviennent souvent inutiles, & ne produisent aucun effet. Cependant on murmure contre la conduite du Médecin, on entre en méfiance, on change, & rechange si souvent, que le dernier venu au moment de la guérison, profite des préparatifs, qui ont frayé le chemin, & finit quelques fois heureusement, ce que les autres ont commencé avec beaucoup de peine.

*Facilius est inventis addere.*

A ce sujet on considère ces changemens, comme une grande faiblesse, où celui, qui en profite, regarde l'inconstant avec beaucoup de mépris, quoy qu'il y trouve son conte, & la raison d'un pareil sort, fait que l'on dissimule, où le cœur n'a point de part.

## CHAPITRE X.

### *De l'emetique.*

SI ce remède ne suffit pas, & que le mal augmente, on passe d'abord à ceux, qui sont plus efficaces, & plus considérables, pour opposer à la maladie un ennemi supérieur à la violence de la malignité. Le principal, & le plus excellent est l'emetique en syrop, en vin, & en différentes poudres, dont les vertus, & les effets, surpassent tous les secours de la Médecine; car l'on trouve des changemens, & des succès merveilleux dans ce remède, où les autres avoient été inutiles; c'est pourquoy on n'hésite point d'y recourir, persuadé par une infinité d'exemples, & de raisons incontestables, avec cette précaution d'en régler la quantité suivant les forces des malades. Le Docteur Fernel a



fort bien remarqué l'occasion de donner l'emetique en ces termes.

*Que non eluit purgatio ea extirpat vomituritio, que non facile descendunt in alvum, ea facile remeant in ventriculum.*

On ne peut expliquer les difficultés, & les disputes, que l'usage de ce remede a fait naître, avant qu'on ayt pu surmonter tous les scrupules, les craintes, & les apprehensions, si mal fondées, & sans raison. On le considere à présent comme l'abbregé des maladies les plus rebelles, & le secours infailible des maux les plus perilleux, ce que tout le monde reconnoit si parfaitement, que la plus grande partie des malades, le demandent, sans attendre, qu'on le propose, quand les autres sont inutiles.

Pour une parfaite intelligence des effets de ce remede, il ne suffit pas d'en faire l'eloge, & de parler generalement de ses vertus, il faut apporter les raisons particulieres, qui obligent les Medecins d'y recourir, & de le mettre en usage. La premiere est le mal particulier de l'estomac, qui souffre des nausées, ou des envies de vomir, des vomissemens, des amertumes, des degouts, & des aversions pour la nourriture, qui montre, que l'estomac est chargé des levains vicieux, & corrompus, que la purgation ordinaire ne peut extirper, ni sortir du fond du ventricule; il n'y a que l'emetique, qui produise ce grand effet.

*malo nodo, malus cuneus.*

La seconde est une affection universelle de tout le corps, & de toutes les facultés, qui arrive dans l'apoplexie, & dans la cause maligne, accompagnées de l'insensibilité, & de l'étonnement, ou les esprits sont dans l'inaction, & les humeurs dans un defect de mouvement, & de circulation, parce que les parties ne ressentent pas l'irritation de la cause, & la necessité de travailler à leur deffence. En cet état comme la cause maligne, & les affections soporeuses méprisent les forces des remedes ordinaires, il faut passer aux plus forts, capables d'exciter, & de relever la nature de cette insensibilité, qui la fait oublier de son devoir, où elle succomberoit, si elle n'étoit excitée par la force de ce genereux remede.

*Hac spes agrati, requies ea certa laborum.*

Admirons



Admiron les rares découvertes, & les merveilles, que ce dernier siecle a produit, avoions qu'il a surpassé tous les autres, & disons que les questions les plus difficiles, & les plus obscures nous sont devenuës familiers, par les soins, que tant de sçavans ont pris de les perfectionner. L'emetique est de ce nombre, qui faisoit autrefois trembler les Medecins, & les malades, on a rendu ce remede si aisé, & si commun, qu'on le donne plusieurs fois dans la même maladie, suivant le besoin, & la necessité, particulièrement à ceux, auxquels il passe par le ventre.

Après l'effet des vomitifs on continuë l'usage des tisannes laxatives, pour achever l'ouvrage, & detacher les matieres ébranlées, par l'operation, & le mouvement qu'ils ont fait; parce qu'elles ont plus de disposition à sortir, & à suivre l'impulsion de ce remede doux, & benin. Ces tisannes deviennent aussi plus actives, comme il paroît par les dejections, qui sont plus copieuses, & promettent une plus heureuse fin; elles accelerent la guerison en diminuant la cause, & donnent un grand soulagement au malade, quand la bonne disposition des viscères favorise ce grand secours.

## CHAPITRE. XI.

### *Des visicatoires.*

C'EST si grand, & si considerable, que dans une conjoncture aussi dangereuse, on n'oublie rien, pour évacuer, & détourner l'humeur, dont le transport, cause les malheureuses suites, qui arrivent en ces grandes maladies, c'est pourquoy on applique les visicatoires aux jambes, afin de faire une forte, continuelle, & longue revulsion. Leur principal usage est dans les affections, où cet acide vicieux, & coagulant, par le secours des souffres narcotiques, jettent le malade dans l'assoupissement, que la foiblesse considerable ne permet pas de guerir par d'autres moyens.

C'est avec beaucoup de raison, que l'on se sert de ce puissant revulsif, qui agit jour, & nuit, en rappelant sur les jambes,

E



une humeur maligne, acre, fermentable, chargée de ces heterogenes malins, qui auroient fait de terribles defordres, s'ils n'a-voient pas été divertis, par un aussi grand remede. Sa vertu se fait assés connoître, par la douleur, qu'il cause, & par la quantité d'impurerés, qui en sortent, lors qu'ils suppurent bien, & qu'ils sont d'une couleur vermeille. Ils sont tres souvent avec ces conditions, un presage certain de guerison.

Si l'on considere attentivement l'effet principal de ce remede, on connoitra, qu'il est celuy d'une saignée continuelle, sans diminuer les forces, sans affoiblir, ni risquer une deperdition considerable d'esprits, qui arrive toujours quand on tire du sang, c'est le defect de la saignée. Il n'en est pas de même de ces ulceres, qui tirent incessamment la partie la plus impure de la masse du sang, par une deposition salutaire des heterogenes, qui causeroient de tres dangereux sympthomes, s'ils n'estoient pas separés.

On ne peut exprimer le bien, que ce remede tout cruel, & douloureux qu'il est produit aux malades, même reduits à la derniere extremité. Ceux qui par un sentiment de delicatesse, & par la crainte de la douleur, privent leurs amis de ce merveilleux secours, sont fort à blamer. Il ne faut jamais s'opposer à ce qui fait la principale partie du retablissement, il est bien mieux de s'abandonner à la conduite d'un sage, & prudent Medecin, qu'une longue experience a parfaitement éclairci sur toutes les difficultés, qui arrivent, & particulierement sur la necessité de ce remede.

#### *Des remedes extérieurs.*

On demande si outre les remedes extérieurs comme les epithemes liquides, & solides, l'application des animaux, l'usage des cloportes, des crapaux, & un mouton vivant, dont on se sert à la petite verole, dans la chambre, sont de quelque utilité pour la guerison du malade, & si l'on doit s'en servir dans ces fièvres malignes. On répond que toutes ces propositions, & plusieurs autres semblables ne peuvent pas nuire, & que si elles ne font pas du bien, elles ne sçauroient être nuisibles. De plus il y a deux parties à guerir chez tous les malades, le corps, & l'esprit.



L'on ne soulage point le premier parfaitement , que le second ne soit dans le calme, & dans son affiete naturelle. C'est pourquoy tout cet extérieur , & des remedes plus considerables , occupent, & divertissent l'esprit du malade, qui est moins attentif à son mal.

## CHAPITRE XII.

*Si l'ouverture des cadavres morts des fièvres malignes est de quelque utilité pour la connoissance , & la guerison de ces maladies.*

**L**E public demande pourquoy les Medecins ne s'appliquent pas à l'ouverture des cadavres morts des fièvres malignes , persuadés, que l'on pourroit par ces recherches tirer des grandes lumieres , pour la connoissance de ces maladies, comme s'il en restoit des marques , & des vestiges apres la vie. On repond que la malignité est une alteration , ou une infection des esprits degenerés , par le melange des parties acides , arcenicales , & corrosives. Cette disposition aussi bien que leur subtilité , sont imperceptibles, & l'on ne la connoit, que par les violens, & dangereux symphomes, qu'elle produit, si bien qu'il n'en reste apres la mort aucune impression particuliere , & visible , qui put servir aux Medecins , pour prendre des mesures propres à servir à ceux, qui ont le même mal.

Cette recherche est donc inutile, & toujours perilleuse au Chirurgien, qui fait l'ouverture, & à tous les assistans, car plusieurs en sont morts, par l'odeur cadavereuse , & maligne de ces corps pourris , & gangrenés. Ces terribles exemples ont donné de la crainte aux autres, & les vivans ont profité de la temerité des morts. L'infection même, qui exhale de ces corps, qu'on n'a pas ouverts est si forte, & si puante , que la plus grande partie n'a pas donné le temps d'être portés en terre , sans se rendre insupportables, quelque parfum, que l'on puisse faire, pour se precautionner, & se garantir de l'infection. C'est ainsi que les morts font la guerre aux vivans.



### CHAPITRE. XIII.

*S'il y a un remede specifique pour tout âge , pour tout sexe. & pour tout  
 temperament.*

ON a proposé de faire une assemblée du College des Medecins de Lyon, pour consulter entr'eux, si on ne pouvoit pas trouver un remede specifique, & particulier, qui eût la vertu d'arrêter le cours, & l'impetuosité des fièvres malignes, ou du moins les prevenir. On a répondu en premier lieu, qu'il étoit impossible de rien determiner sur une cause aussi inconnue, qui ne consiste dans le chaud, dans le froid, dans le sec, ny dans l'humide. J'ay dit cy-dessus, que cette maladie est une enigme impenetrable, du sentiment d'Hypocrate, & de tous les plus grands hommes du monde.

En second lieu, que tous les malades n'avoient pas également de malignité, les uns beaucoup, les autres mediocrement, & plusieurs fort peu, où point du tout. Il faut avouer en cela que l'on s'est trompé dans les jugemens de certaines maladies nullement malignes, où l'on a enflammé extrêmement les malades, par la quantité des cordiaux, sans y faire reflexion, ce qui les a fort incommodé.

En troisième lieu, qu'il étoit bien difficile de se determiner sur les differences d'âge, de sexe, de temperament, de saison, & d'autres circonstances, qui rendent les corps fort dissemblables.

En quatrième lieu, que les complications étoient un tres grand obstacle, c'est à-dire, que les maladies particulieres, anciennes, où recentes du cerveau, des poulmons, du foye, de la rate, de l'estomac, des reins, de la vescie, de la matrice, & de plusieurs autres parties, font tant de difference, & forment tant d'opposition, que par cette raison, & celles que j'ay déjà remarqué, il étoit impossible de rien decider sur une maladie



dont la cause, est absolument inconnue sur tant de circonstances.

*Humana sapientia sunt partes, quadam aequo animo nescire velle. Scalig.*

*Du remede de l'Empirique.*

Avant que de finir ces reflexions, il est important de répondre aux bruits, qui ont vanté extraordinairement une liqueur distribuée, par un Empirique, contre lequel le College de Lyon a obtenu Sentence au Presidial, & Arrêt au Grand Conseil. Il abuse de la protection, qui a retenu le College d'exécuter l'un, & l'autre. Il continue cependant à prendre une qualité, qui ne lui convient pas, car il ne sçait lire, ny écrire.

Il a donc prétendu, que cette liqueur étoit le remede infailible des fièvres malignes, & en a donné sans aucune considération à tous ceux, qui en ont voulu prendre, dont presque tous en sont morts, principalement ceux, qu'il a commencé, & qui n'avoient point été préparés par les Medecins.

Pour expliquer avec sincerité, & sans passion l'effet de cette liqueur, il faut convenir qu'il n'y a point de remede au monde, qui soit generalement bon, & generalement mechant, & par consequent, qu'il n'y a point de remede universel, qui convienne absolument à toute sorte d'âge, de sexe, de temperament, de saison, de disposition, & de maladie. Car l'un veut le chaud, l'autre le froid, l'autre le sec, & l'autre l'humide. Convenons aussi, que s'il y avoit un remede, ou un secret universel, les Roys, les Princes, & les plus riches personnes du monde attaquées de la goutte, l'auroient enfin trouvé, par les liberalités, & les dépenses excessives, qu'ils ont fait pour se guerir, ils ne l'ont pu jamais decouvrir.

On a si peu réussi dans ces recherches, que le remede, qui a fait du bien à l'un, pour la premiere fois, qu'il en a usé, le même pour la seconde a mis le malade à l'extremité, ce qui est arrivé à plusieurs autres, que l'exemple du premier succès avoit obligé d'y recourir, avec beaucoup de confiance. Il n'y a donc point de secret, ny de remede universel, & celui de cet Empirique ne sçauroit être generalement bon. C'est un corrosif fort dange-



reux , & si acre , qu'il met en poussiere tout ce qu'il touche, linge , drap , papier , & prend feu comme la poudre à canon. Je laisse à penser , aux personnes prudentes , & sages , l'effet qu'il peut produire dans le corps , & les violens mouvemens, qu'il excite. Ses meilleurs amis , qui ont pris plus de soin à le protéger , & à le produire dans le monde, en ont fait de si fatales épreuves , qu'il leur en a coûté la vie.

*Des discours injurieux tenus contre les Medecins.*

Il est bien étrange que la Medecine , qui est la science la plus étendue , la plus difficile , & la plus oculte , soit le sujet de la censure universelle , & que depuis le sçavant , jusques à l'idiot , il n'en soit pas un , qui ne forme des oppositions à la conduite des plus éclairés. En effet , on ne trouve que des critiques , & des censeurs , qui chargent incessamment l'un de la quantité , l'autre de la qualité , l'un de la precipitation , l'autre de la lenteur , l'un d'un défaut , l'autre d'une imperfection. Ce personnage manque à la belle piece de Moliere intitulée , *les Fâcheux*.

*Quam multa pecudes humano in corpore vivunt.*

Que l'on en parle comme l'on voudra , on ne peut avoir assez de reconnoissance , pour les obligations dont le public est redevable aux Medecins , qui ont sacrifié leur temps , leurs peines , & leurs vies au service du public. On ne peut s'empêcher de convenir , qu'il n'en est point , en voyant cette multitude de malades atteint de fièvre maligne , où la mortalité les devoit effrayer , qui n'ait genereusement risqué sa vie en cette occasion , comme un Soldat , qui va à la breche , exposé aux dangers du canon , & du mousquet.

Mais l'on dira les Medecins on tant gagné , il ont fait de si grands profits , dans cette multitude de malades , qu'ils se sont enrichis , jamais on n'a vu un temps plus favorable pour eux. Il est vray que les Medecins ont été extremement occupés , & c'est par là , que je pretens montrer au public les obligations , & la reconnoissance , qu'il leur doit , puis qu'ils ont travaillé la plus grande partie du temps à credit , & que celui , qui a vu deux cent malades , n'a pas été payé de cinquante. Y a t'il quelqu'un ,



qui doute de la misere, & qui ne la ressent en quelque maniere, pour riche qu'il soit.

Ce que j'avance est veritable, & on ne doutera pas de la charité des Medecins, quand on sçaura, que Messieurs les Recteurs de l'Hôtel-Dieu se voyans accablés de malades, & que leurs Medecins étoient du nombre, ils ont député au College pour les secourir, dans leur pressant besoin. Cette charitable compagnie a resolu par acte du 13. Septembre, que chaque semaine deux Medecins collegiés iroient faire la visite des pauvres malades, & ainsi successivement relevés tous les huit jours, suivant l'ordre du tableau, ce qui a été executé comme ces Messieurs l'ont désiré.

*Honora medicum,*

*Propter necessitatem enim, creavit eum Dominus.*

F I N.



